

their descriptions, their usefulness and their harmfulness, but our book is not a place for dealing with them. We have only mentioned them incidentally and giving their description we have deviated from our main probleme¹.

Considering the fact that al-Mas'ūdī was neither a physician nor a pharmacist we face the question who was his informant or who were his informants in this matter, al-Mas'ūdī himself points to Aristoteles. But the closer study has proved that it is true only for the part of the text, namely for this one dealing with the general description of waters, the enumerating of savours and the dependency of waters' savours upon the nature of the terrains².

The other part concerning the medical administration of mineral-waters with the exception of the copper- and sea-water belongs undoubtedly to the father of medicine Hippocrates³. Hippocrates was very well known to the Arabs and his works were many times translated, interpreted and commented by them. Up to the time of al-Mas'ūdī the most famous translator and commentator of Hippocrates was, beside Qusṭā ibn Lūqā, 'Isā ibn Yaḥyā and al-Kindī, Hunayn ibn Ishāq⁴. It is most probably to him that al-Mas'ūdī owes his knowledge of Hippocrates. That he knew the works of Hunayn we learn from al-Mas'ūdī's *Kitāb at-tanbīh wa'l-iṣrāf*⁵ and thus we are not risking much by saying that Hunayn was the mediator between him and Hippocrates. As Hunayn was not only a translator but also a commentator of Hippocrates, the informations which we cannot find in his work may simply come from Hunayn himself.

Al-Mas'ūdī does not cite neither Aristoteles nor Hippocrates literally, he simply compiled the informations relative to the mineral-sources dispersed in the mentioned works of the two Greek authors, which he came to know by means of Arabic and may be also Syrian translations.

Being not a M. D. I do not claim to give a detailed commentary to the above-inserted text, I only want to draw attention of the specialists to it. Anyway the healing-abilities handed down to us by this Arabic text find, with some exceptions, their confirmation in the modern balneotherapeutics⁵.

¹ Cf. Aristoteles, *Meteorologica*, II, 1—4.

² Hippocrates, *Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων*, VII—X.

³ Cf. Bröckelmann, *GAL*, I, p. 205—6, S. I, pp. 366—369.

⁴ Al-Mas'ūdī, *Kitāb at-tanbīh wa'l-iṣrāf*, BGA, VIII, Lugduni Batavorum, 1894 pp. 112, 131, 132, 163.

⁵ Cf. Alibert J. L., *Précis historique sur les eaux minérales*, Paris, 1826 passim; *Handbuch der allgemeinen und speciellen Balneotherapie*, Berlin, 1876, passim.

Closing my remarks I would like to admit that I tried to give a small contribution to the history of medicine and the opinion as to whether it was worth-while rests with my learned readers.

A. Czapkiewicz

L'ÉLEVAGE DES ANIMAUX DOMESTIQUES CHEZ LES ANCIENS SLAVES D'APRÈS LES SOURCES ARABES ET PERSANES DU IX^e AU XIII^e SIÈCLE *

Les informations sur l'élevage des animaux domestiques chez les Slaves à l'époque du haut Moyen Age proviennent en principe de deux sources: des fouilles archéologiques et des mentions conservées par les sources écrites. Ces sources n'ont pas encore été suffisamment étudiées. La susdite remarque concerne en premier lieu les restes très abondants d'animaux domestiques fournis par les fouilles effectuées en pays slaves, où l'on trouve fréquemment de riches matériaux en ossements d'animaux domestiques, dans différents bourgs et bourgades, parfois aussi dans les tombeaux. C'est à peine une part menue de ces trouvailles qu'on a étudiée de manière scientifique; la plupart reste encore à étudier. Il en est de même des mentions concernant l'élevage des animaux domestiques chez les Slaves du haut Moyen Age, que l'on trouve insérées dans de nombreuses sources écrites occidentales, byzantines, russes, arabes et autres. Elles aussi, elles attendent un examen systématique. Seule l'étude de ces deux genres de sources et la confrontation des résultats ainsi obtenus permettraient d'apprécier à sa juste valeur l'importance de l'élevage d'animaux domestiques dans l'économie slave du haut Moyen Age, ainsi que le rôle joué dans cette économie par les genres particuliers d'animaux domestiques.

Cet article a pour but d'étudier les mentions contenues dans les sources médiévales arabes et persanes, concernant l'élevage d'animaux domestiques chez les Slaves. De même que d'autres informations arabes et persanes qui se rapportent à la culture des Slaves, ces mentions ont un caractère fortuit et sont loin d'épuiser l'ensemble du problème.

* Le présent article qui d'ailleurs n'a que le caractère d'une étude provisoire, se base principalement sur les sources écrites arabes et persanes provenant du haut Moyen Age et n'a point la prétention d'épuiser à fond le problème de l'élevage des animaux domestiques chez les Slaves médiévaux. Ce problème a déjà été l'objet d'une étude publiée en polonais dans le deuxième volume de la revue „Kwartalnik Historii Kultury Materialnej” (Warszawa, 1954).

Néanmoins, même ce peu d'informations mérite d'attirer l'attention, ne fût-ce que pour la raison qu'on y traite souvent de faits absolument ignorés par d'autres sources écrites, ou inconnues en dépit des fouilles archéologiques faites.

Le problème posé plus haut n'est pas étranger à ceux qui s'intéressent à la culture des Slaves à l'époque du haut Moyen Age. Certaines informations fournies par des écrivains arabes médiévaux ont été entre autres mises à profit par Lubor Niederle, éminent slavisant tchèque¹. N'étant pas orientaliste, il s'est servi des traductions européennes de textes particuliers, et ces traductions n'ont pas toujours été exactes; il n'a pas pu, non plus, surmonter certaines difficultés qui s'imposent dans l'analyse des mentions particulières; enfin, il ne s'est pas rendu compte, en général, des relations mutuelles entre les différentes sources arabes. C'est pour toutes ces raisons que je trouve nécessaire de revenir à ce problème.

Or, il n'est guère facile, même pour un orientaliste-philologue. Le travail sur l'édition des sources écrites arabes et persanes reste toujours encore bien en arrière par rapport aux résultats atteints par les philologues classiques ou par les éditeurs des sources médiévales latines. Tous les textes de sources arabes ou persanes contenant des informations sur les Slaves n'ont pas encore été publiés; les éditions qui existent sont rarement pourvues d'index par matière, qui seul aurait permis d'étudier les problèmes particuliers de manière exhaustive. C'est pourquoi je me trouve obligé de me borner à une revue provisoire des mentions de sources, remettant l'étude plus exacte de cette question au moment où nous obtiendrons une base de sources plus solide.

En abordant le sujet proprement dit, commençons par les mentions qui concernent le porc, animal très important dans l'élevage chez les Slaves du haut Moyen Age². On en trouve un témoignage ne fût-ce que dans les fouilles archéologiques qui révèlent un pourcent considérable de restes de porcs parmi les ossements trouvés dans les bourgs et les bourgades des Slaves. Trois exemples: les restes de porcs constituaient plus d'un tiers des ossements de tous les animaux domestiques exhumés à l'étude de l'ancienne Gniezno (VIII^e — XIII^e siècles)³,

¹ L. Niederle, *Slovanské starožitnosti* (Les antiquités slaves). Troisième partie, fasc. 1, Prague, 1921, p. 130—161, passim.

² L'éminent archéologue polonais, prof. W. Hensel, affirme dans son ouvrage intitulé *Światiańszczyzna wczesnośredniowieczna* (Le monde slave dans le haut Moyen Age), 2^e édition, Warszawa, 1956, p. 97, que le porc était l'animal domestique le plus souvent élevé par les anciens Slaves.

³ E. Lubicz-Niezabitowski, *Materiał kostny zwierząt domowych i dzikich z wieku VIII—XIII wykopany w Gnieźnie* (Les os des animaux domestiques et des bêtes sauvages du VIII^e—XIII^e siècles provenant

environ 22 % des os fournis par les fouilles du Vieux Riazan' (XI^e — XIII^e siècles), dans les confins de l'Est des terrains de l'ancienne tribu slave de Viatitchés (Viatichi)¹, et 17 % à Boršev la Grande, dans la région de Voronež, à la limite de la tribu des Viatitchés et de celle de Sévériens (Severiane) (VIII^e — X^e siècles)². L'analyse des matières trouvées à Gniezno prouve qu'on y a affaire au type *Sus scrofa ferus*, connu déjà de l'ancienne bourgade slave de Biskupin³. Les porcs de ce type n'étaient pas grands; la longueur de leur corps oscillait entre 1,17 et 1,45 m. Pareillement, le porc connu par les fouilles de Poméranie appartenait en partie au type *Sus scrofa*, en partie à une race plus grande, se rapprochant par la taille à celle qu'on élève actuellement en Pologne⁴. Nous ignorons malheureusement le type du porc trouvé dans les fouilles du Vieux Riazan'⁵. Le type élevé à Boršev la Grande était celui de *Sus scrofa domesticus*. On y a trouvé aussi le type de *Sus scrofa ferus*, constituant 7 % des ossements retrouvés, que pourtant les spécialistes considèrent comme appartenant au sanglier⁶.

des fouilles archéologiques de Gniezno), dans le recueil intitulé *Gniezno w zaranii dziejów* (Gniezno au début de l'histoire), publié sous la rédaction de J. Kostrzewski, Poznań, 1939, p. 189.

¹ V. I. Calkin, *Paleofauna Staroj Riazani* (La paléofaune du Vieux Riazan'), dans „Kratkie Soobščenia Instituta Istorii Materialnoj Kultury“, t. XXI, 1947, p. 132. Nous suivons en général, en ce qui concerne la transcription française de mots russes, le système adopté par M. Canard.

² V. I. Gromova, *Ostatki mlekopitajuščix iz ranneslavianskix gorodišč vblizi g. Voroneža* (Les restes de mammifères des bourgs slaves du haut Moyen Age des environs de la ville de Voronež), dans „Materialy i issledovania po arheologii SSSR“ (Matériaux et études sur archéologie de l'URSS), n° 8, p. 122. Voir aussi sur les données archéologiques concernant l'élevage du porc chez les anciens slaves W. Hensel, op. cit. p. 97—98.

³ E. Lubicz-Niezabitowski, op. cit., p. 190—191.

⁴ W. Łęga, *Kultura Pomorza we wczesnym średniowieczu na podstawie wykopalisk* (La culture de la Poméranie dans le haut Moyen Age sur la base des fouilles), Toruń, 1930, p. 291.

⁵ V. I. Calkin ne nous en dit rien dans son étude de paléofaune du Vieux Riazan'.

⁶ V. I. Gromova, l. c. Les sources écrites nous parlent d'un pourcent considérable de porcs parmi d'autres animaux domestiques élevés par les anciens Slaves. Ainsi p. ex. un acte de donation délivré en 1057 par le prince Spitigneu de Bohême au profit de l'église de Leitmeritz énumère parmi les animaux domestiques donnés au clergé de cette église 70 porcs à côté de 100 brebis, 30 vaches et 100 juments (*Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae*, éd. G. Friedrich,

Seules trois sources orientales médiévales parlent de l'élevage des porcs chez les anciens Slaves. Je songe ici au témoignage que contient l'oeuvre arabe d'Ibn Rosteh (Ibn Ruste), intitulée *Kitāb al-ālāk an-nafisa*, écrite entre 903 et 913¹, et à deux mentions dans les oeuvres persanes: la géographie anonyme intitulée *Hudūd al-ālam*, de 982² et *Zayn al-ahbār* d'al-Gardīzī, écrite entre 1050 et 1052³. Il y a tout lieu de croire que ces trois mentions proviennent d'une seule source commune — dite „Relation anonyme“ — description arabe des peuples et des régions de l'Asie centrale et de l'Europe de l'Est, composée dans la deuxième partie du IX^e siècle (apparemment en 871—883). Ce récit nous a été conservé dans plusieurs versions plus ou moins déformées et souvent fragmentaires, entre autres précisément dans les trois ouvrages mentionnés plus haut⁴.

t. I, Prague, 1904—1907, n° 55, p. 53—60). Le chroniqueur Herbord (seconde moitié du XII^e siècle) mentionne dans sa *Vita Ottonis* (II 41) les porcs parmi les animaux consommés par les Poméraniens.

¹ Sur cet auteur arabe et sur son ouvrage voir entre autres: O. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, Weimar, 1898, p. 227 et Suppl. t. I, Leyde, 1937, p. 406; I. Kračkovskiy, *Arabskaia geografičeskaja Literatura* (La littérature géographique arabe), dans *Kračkovskiy Izbrannye Sočinenia* (Travaux recueillis), t. IV, Moscou—Leningrad, 1957, p. 159—160. Voir encore sur les témoignages concernant les anciens Slaves, contenus dans la géographie d'Ibn Rosteh: T. Lewicki, *Świat słowiański w oczach pisarzy arabskich* (Le monde slave vu par les auteurs arabes), dans la revue „Slavia Antiqua“, t. II, 1949, p. 347—351.

² *Hudūd al-ālam. The Regions of the World. A Persian Geography* 372 A. H. — 982 A. D. Translated and explained by V. Minorsky. With the Preface by V. V. Barthold, Londres, 1937. Une étude détaillée de *Hudūd al-ālam* est donnée par V. Minorsky et par V. V. Barthold sur les pages VII—XX et 3—44 de l'ouvrage cité. Voir encore sur cet ouvrage I. Kračkovskiy, op. cit., p. 224—226 et passim.

³ Une partie du *Zayn al-ahbār* d'al-Gardīzī concernant les pays et les peuplades de l'Asie Centrale et Orientale et de l'Europe Orientale et Centrale a été publiée, avec la traduction russe par V. Barthold (Bartold) dans le livre intitulé *Otčet o poezdke v sredniuju Aziyu s naučnoju celiu* 1893—1894 (Rapport sur la mission scientifique en Asie Centrale en 1893—1894), St.-Pétersbourg, 1897, p. 78—126. Sur al-Gardīzī et son ouvrage voir entre autres I. Kračkovskiy, op. cit., p. 262—263.

⁴ Sur la „Relation anonyme“ voir surtout B. Hóman, *Zeitalter der orientalischen Quellen zur Urgeschichte der Ungarn*, dans „Keleti Szemle“, t. XI, 1910, p. 27—41; J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, pp. XXVIII—XXXII; V. Barthold, art. *Bulghār* dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, 1-e éd., t. I, p. 806;

Voici ce que dit le passage qui nous intéresse de la „Relation anonyme“ transmise par Ibn Rosteh, dans le chapitre concernant les Slaves (article *aš-Šaklābiya*)¹.

„C'est un peuple qui fait paître les porcs à la manière des brebis“.

Une information absolument identique se trouve dans le *Hudūd al-ālam*, au chapitre consacré aux Slaves (persan سلاّب *Saklāb*)², de même que dans le paragraphe respectif de *Zayn al-ahbār* de al-Gardīzī³.

Il résulte de ces informations, qu'à l'époque de la composition de la „Relation anonyme“, c. à. d. dans la deuxième partie du IX^e siècle, les Slaves élevaient des porcs en troupeaux, les faisant paître comme des brebis, et qu'ils ne les enfermaient pas dans les porcheries comme cela se passe actuellement dans la plupart des pays slaves. Comme la „Relation anonyme“ concerne uniquement les Slaves d'Occident et d'Orient, sans s'intéresser à ceux du Midi⁴, tout invite à croire que

Hudūd al-ālam, trad. de V. Minorsky, p. XVII—XVIII; T. Lewicki, *Óbrzędy pogrzebowe pogańskich Słowian w opisach podróżników i pisarzy arabskich, głównie z IX—X w.* (Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description de voyageurs et écrivains arabes, principalement des IX^e—X^e siècles), dans la revue „Archeologia“, t. V, 1952—1953 (Warszawa—Wrocław, 1955), p. 122—125.

¹ *Kitāb al-ālāk an-nafisa*, éd. M. J. de Goeje, Bibliotheca Geographorum Arabicorum, t. VII, 2-e éd., Leyde, 1892, p. 143. Voir aussi traduction russe partielle de D. A. Chvolson, *Izvestia o Xozarax, Burtasax, Bolgarax, Madiarax, Slavianax i Russkix Abu Ali Azmeda ben Omar ibn Dasta, arabskego pisatela načala X veka* (Renseignements sur les Khozars, Burtasses, Bulgares, Hongrois, Slaves et Russes d'Azmed ben Omar ibn Dasta, écrivain arabe du début du X^e siècle), dans le „Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvěščenja“, 1869, p. 670, § 2. La traduction de Chvolson n'est pas irréprochable. On doit une traduction russe, bien supérieure à la susdite, à A. Garkavi (Harkavy) qui l'a publiée dans son ouvrage intitulé *Skazania musulmanskix pisatelej o Slavianax i Russkix* (Récits des écrivains musulmans sur les Slaves et les Russes), St.-Pétersbourg, 1870. Le passage cité est reproduit à la p. 264, § 2.

² *Hudūd al-ālam*, trad. de V. Minorsky, p. 158.

³ V. Barthold, *Rapport sur la mission scientifique en Asie Centrale*, p. 99 (seulement le texte persan; la traduction russe de ce passage manque).

⁴ L'auteur de cette Relation ne connaît que les Slaves du Nord, à partir de Viatitches (dans le texte Wāntīt) sur la haute Oka, jusqu' à Hurwāt, c'est à dire la Croatie Blanche, autrement le pays des Vislane (Vislanes) sur le cours supérieur de la Vistule. Il paraît qu'il a fait un voyage de l'embouchure de l'Oka à la capitale des Croates Blancs, sujets à ce moment-là de Sventopelk de Grande Moravie.

l'information sur le mode d'élevage des porcs se rapporte également aux deux groupes slaves du Nord. S'il s'agit des Slaves d'Occident, il est utile de rappeler que la coutume de faire paître les porcs en troupeaux a, entre autres, existé en Pologne et même à une époque beaucoup plus récente. Nous le savons grâce à la Relation du voyage de Ulrich Werdum (entre 1670—1672) qui a vu dans la région de Lublin, dans la Pologne de l'Est, de grands troupeaux de porcs, pour la plupart noirs¹. La situation chez les Slaves russes devait être pareille. Ainsi p. ex. dans la région du Pripet, il n'y a pas longtemps encore, on menait les porcs vers la fin de l'été dans les bois, où ils vivaient en troupeaux, résistant en commun aux attaques des loups; on se passait même de pâtre, dans ce cas². Malheureusement je ne saurais citer de source pour attester l'existence de cet usage chez les Slaves d'Orient à l'époque du haut Moyen Âge³. D'ailleurs, cette coutume a existé aussi chez les Slaves du Midi. Deux auteurs byzantins écrivant au XIII^e siècle, Georges Acropolite et Georges Pachymeros, mentionnent des pâtres de troupeaux de porcs sur le territoire de Rhodope et de Stara Planina en Péninsule Balcanique⁴.

¹ Voir sur ce sujet K. Moszyński, *Kultura ludowa Słowian* (La culture du peuple slave), t. I, Kraków, 1929, p. 121. Il résulte d'une étude des sources écrites qu'on faisait paître les porcs dans les bois de chênes et de hêtres, où ils mangeaient du gland et de la faine (W. Hensel, *Le monde slave dans le haut Moyen Âge*, p. 97).

² St. Poniatowski, *Etnografia Polski* (Ethnographie de Pologne), dans: „Wiedza o Polsce“, t. III, Warszawa, p. 220.

³ Nous savons en tout cas, grâce à *Russkaja Pravda*, une source russe du XI^e—XII^e siècles, et aussi grâce à d'autres sources russes de l'époque, qu'on élevait les porcs en Russie Kievienne; on connaît aussi certaines croyances et usages russes concernant ces animaux. Ainsi p. ex. on considérait la rencontre d'un porc sur sa voie comme un mauvais augure. Voir à ce propos *Povest' vremennyx let* (Chronique dite de Nestor), éd. et trad. de D. S. Ličacev et B. A. Romanov, Moscou—Leningrad, 1950, t. I, p. 114 et p. 314. La viande de porc était un aliment préféré chez les anciens Russes. D'après un autre passage de la Chronique dite de Nestor (*Povest' vremennyx let*, t. I, p. 60 et 258), le prince russe Vladimir le Grand, engagé par les missionnaires musulmans à adopter l'islam, n'a pas donné suite à cette demande, à cause de l'interdiction de la loi mahométane de consommer la viande de porc.

⁴ Nous citons d'après L. Niederle, *Antiquités slaves*, III partie, fasc. 1, p. 142. Il paraît qu'on élevait aussi le porc dans les villes slaves. Nous en possédons des témoignages archéologiques (W. Hensel, op. cit., p. 98).

L'élevage des porcs a été d'une grande importance aussi dans l'économie des Slovènes en Carinthie, comme nous l'apprennent les documents de 777 et de 973¹, et chez les Slaves des environs de Fulda².

Passons à présent aux sources arabes concernant l'élevage des vaches, des taureaux et des boeufs chez les Slaves. L'information la plus ancienne dans ce domaine provient de l'écrivain arabe Abū 'Utmān 'Amr ibn Bakr al-Ġāhiz, vivant en Irak (mort en 868/69 ou 864/65), et se trouve dans son oeuvre de plus haut intérêt intitulée *Kitāb al-Hayawān* („Livre des animaux“)³. Voici la traduction de ce passage:⁴

„Des hommes d'origine slave, castrats et non châtrés, ont affirmé devant moi que dans leur pays des serpents viennent auprès des vaches, qu'ils enlacent les cuisses et les genoux d'une vache jusqu'aux tendons de sabots, étirent ensuite le devant de leur corps jusqu'aux mamelles du pis et qu'ils dévorent la mamelle, et la vache ne peut pas proférer de cri. Ensuite ils sucent longtemps le lait, et la vache faiblit peu à peu. Quand elle est près de crever, le serpent l'abandonne. Ils affirment qu'une telle vache mourra, ou bien qu'à son pis apparaîtra un grand ulcère difficile à guérir“.

Nous voyons donc que, selon l'information fournie à al-Ġāhiz par des esclaves slaves qu'il a sans doute rencontrés en Irak (probablement vers le milieu du IX^e siècle), les Slaves élevaient des vaches et cela non seulement pour avoir de la viande, mais aussi pour obtenir du lait, comme le prouve la croyance notée par lui au sujet des maladies des vaches par suite du prétendu sucement de leur lait par des serpents⁵. Il faut rappeler à ce propos que le préjugé rattachant la baisse de l'abon-

¹ L. Niederle, l. c.

² W. Kętrzyński, *O Słowianach mieszkających niegdyś między Renem a Łabą, Sałą i czeską granicą* (De peuplades slaves habitant jadis entre le Rhin, la Saale et la frontière de Bohême), Kraków, 1899, p. 37—39. Le chroniqueur polonais Gallus Anonymus (commencement du XII^e siècle) nous dit dans sa Chronique de gestes des ducs ou princes polonais (I 2) que les anciens Polonais (il y est question des ancêtres de Mieszko I) élevaient le porc pour en consommer la viande.

³ Voir sur al-Ġāhiz entre autres C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, p. 152—153 et Suppl., t. I, p. 239—247.

⁴ *Kitāb al-hayawān*, éd. du Caire 1323—1324 de l'hégire (1905/6—1906/7), t. IV, p. 38. Voir aussi T. Lewicki, *Źródła arabskie do dziejów Słowiańszczyzny* (Les sources arabes à l'histoire du monde slave), t. I, Wrocław—Kraków, 1956, p. 168 (texte arabe) et 169 (traduction).

⁵ W. Hensel, op. cit., p. 106.

dance du lait chez les vaches à la prétendue succion de ces bêtes par des serpents est fort répandu jusqu'à présent, surtout chez les Slaves de l'Occident et du Midi¹.

La seconde information concernant l'élevage du bétail chez les Slaves est due à la „Relation anonyme“ de la deuxième moitié du IX^e siècle. Elle s'est conservée uniquement dans la version d'Ibn Rosteh:² „Ils (les Slaves) ont peu de bêtes de somme; quant aux chevaux à monter, seul l'homme mentionné (?) les possède“.

J'ai traduit par „bêtes de somme“, d'ailleurs d'accord avec l'interprétation de D. A. Chvolson³ et A. Garkavi⁴, le mot arabe بِرَادِيْن (sing. بِرَدَوْن). Ce terme désigne au propre, selon le dictionnaire arabe-français⁵, une „bête de somme, au pas lourd et pesant“. Je ne crois pas qu'il s'agisse dans notre cas de chevaux employés à l'attelage. L'auteur arabe a probablement songé à des boeufs, et même peut-être à des vaches, que l'on emploie jusqu'à nos jours dans certaines régions slaves à l'attelage et à la charrue⁶. Si l'interprétation بِرَادِيْن „bêtes de somme“ est juste, il résulterait du texte arabe cité que les Slaves possédaient peu de bétail dans la deuxième moitié du IX^e siècle. Je ne crois pas pourtant que ce témoignage concerne l'ensemble des peuplades slaves. Il résulte plutôt du contexte qu'il faut le restreindre uniquement au territoire de l'État de Grande Moravie qui embrassait à cette époque outre la Moravie proprement dite, la Slovaquie, le pays des Vislanes (Vislane) dans la Pologne du Sud (?), une partie de la Pannonie, la Bohême et apparemment les terres slaves sur le cours moyen de l'Elbe. Cette hypothèse résulte de l'identification de l'énigmatique „homme mentionné“ („homme susdit“) du texte d'Ibn Rosteh, avec le gouverneur de la ville dite Hurwāt (Horwāt), nommé S. w. nt — b. lk, que l'on mentionne dans la suite du texte⁷. Il faut y voir Sventopluk I (Sventopelk, Svatopluk), dans les sources occidentales Zwentiboldus, Zwentiboldus de Grande Moravie (870—894). Il devint

¹ K. Moszyński, op. cit., t. II 1, Kraków, p. 568; T. Lewicki, *Les sources arabes à l'histoire du monde slave*, t. I, p. 173, note 13.

² *Kitāb al-a'lāk an-nafisa*, éd. M. J. de Goeje, p. 144, l. 9—10; D. A. Chvolson, op. cit., p. 671, § 6; A. Garkavi, op. cit., p. 265—266, § 2.

³ L. c.

⁴ L. c.

⁵ Voir p. ex. J. B. Belot, *Vocabulaire arabe-français*, 4-e éd., Beyrouth, 1896, p. 27.

⁶ K. Moszyński, op. cit., t. I, p. 114 et 647. W. Hensel (op. cit., p. 106) croit que les anciens Polonais se servaient des boeufs et plus rarement des vaches en qualité de bêtes de trait.

⁷ S. A. Chvolson, op. cit., p. 732, note 76.

aussi seigneur du pays des Vislanes dont le pays était appelé aussi Croatie Blanche, ce qui correspond à Hurwāt du texte arabe¹.

Si nous admettons que la mention de la „Relation anonyme“ ne se rapporte qu'à la Moravie, nous devons constater qu'elle semble pleinement justifiée à la lumière de ce que nous apprennent les sources occidentales sur le pourcent de vaches et de boeufs et d'autres animaux domestiques élevés en Moravie. Nous savons — grâce à un document dressé au XI^e siècle et renfermant l'acte de la donation en faveur du couvent d'Olmütz (Olomouc) — que, dans le nombre de 359 animaux domestiques, objets de cette donation, il n'y avait que 11 bêtes à cornes (10 vaches et un boeuf); elles ne constituaient par conséquent que 3 % environ de la totalité de bestiaux². Il est très probable que le document mentionné exprime le rapport entre le pourcentage de vaches et de boeufs et la totalité du bétail élevé en Moravie au XI^e siècle. Ce rapport y a existé peut-être déjà dans la deuxième moitié du IX^e siècle, ce qui semble être confirmé par l'information de la „Relation anonyme“.

La question de l'élevage des vaches, des taureaux et des boeufs chez d'autres peuples slaves à l'époque du haut Moyen Âge se présente tout autrement. Ainsi p. ex. la quantité de vaches et de boeufs en Pologne, considérée par rapport à d'autres animaux domestiques, est plusieurs fois plus grande qu'en Moravie. Il résulte des recherches archéologiques effectuées à Gniezno que les vaches et les boeufs y tenaient la deuxième place, après les porcs, parmi les bestiaux élevés aux VIII^e — XIII^e siècles. D'après la statistique de E. Lubicz-Niezbabowski, environ le quart des animaux domestiques dont on a extrait les ossements au cours de ces fouilles échoit précisément aux vaches et aux boeufs³. Ce fait trouve sa confirmation dans le document mentionné de 1238, concernant les animaux domestiques que l'évêque de Włocławek possédait en Couïavie et en Masovie. Or, sur 6660 animaux spécifiés dans ce document, il y avait 1751 vaches et boeufs⁴, ce qui constitue un peu plus que le quart de tous les animaux domestiques. Il résulte de ces chiffres que l'élevage des vaches et des boeufs était assez développé dans la Pologne médiévale, et surtout dans le nord

¹ Voir à ce propos T. Lewicki, *Państwo Wiślan-Chorwatów w opisie al-Mas'ūdi* (L'État des Vislanes — Croates dans la description d'al-Mas'ūdi), dans les „Sprawozdania Polskiej Akademii Umiejętności“, t. XLIX, Kraków, 1948, p. 30 et passim.

² Nous citons d'après L. Niederle, op. cit., p. 140. Dans la Bohême voisine le pourcent des vaches s'élève, dans la donation de l'église de Leitmeritz (document de 1057) à 10 % (30 vaches à côté de 100 juments, 100 brebis et 70 porcs); voir *Codex diplomaticus et epistolaris regni Bohemiae*, éd. G. Friedrich, t. I, n° 55, p. 53—60.

³ E. Lubicz-Niezbabowski, op. cit., p. 189.

⁴ *Codex Diplomaticus Poloniae*, t. II, n° 23.

du pays. S'il s'agit du midi de la Pologne, on peut y constater aussi une grande importance de la vache et du boeuf. Ainsi p. ex., sur la base d'un document datant de 1166 environ, on évalue le nombre présumé du bétail appartenant à la métairie princière de Zagość sur Nida à 60 boeufs et 150 vaches (en face de 10 chevaux, 5 juments, 5 étalons et 350 brebis)¹. On peut aussi en appeler dans ce cas au témoignage, tardif il est vrai, de Długosz (Dlugossius), éminent historien polonais du XV^e siècle, qui dit en parlant d'anciens Polonais: „Poloni veteres pecore et frumete divites“².

L'élevage des vaches, des boeufs et des taureaux chez les Slaves d'Orient se présente de manière semblable. P. ex. dans la vieille ville russe de Riazan', aux confins orientaux du territoire de la tribu de Viatitches, les restes de ce bétail appartenant, comme il résulte des statistiques de Calkin, à 52—63 individus³, constituent un tiers des animaux domestiques dont on a constaté la présence pendant les fouilles archéologiques (en tout 137—163 individus). Nous rencontrons un pourcent de bétail de beaucoup inférieur dans les deux bourgades russes des IX^e—X^e siècles, des environs de Voronež: à Boršev la Grande et à Kuzniecova Dača. D'après les calculs de V. I. Gromova, dans la première de ces bourgades, sur le chiffre total de 53 individus (chevaux, gros bétail à cornes, brebis, chèvres et porcs), il y avait 13 vaches et boeufs, ce qui constitue 1/4 de tous les animaux, et dans l'autre bourgade, parmi 17 animaux domestiques mentionnés, il y avait 5 vaches et boeufs⁴, par conséquent un peu moins qu'un tiers du chiffre total. Ces derniers chiffres rappellent le rapport de pourcentage qui existait en Pologne à l'époque du haut Moyen Age entre le bétail à cornes et la totalité des animaux domestiques.

Les sources russes écrites confirment, elles aussi, l'état florissant de l'élevage du bétail en Russie à l'époque du haut Moyen Age. Je rappelle ici seulement la mention renfermée dans la „Vie de Théodose“, selon laquelle l'année 1074 vit naître en Russie une quantité inhabituelle de bétail⁵. Nous apprenons aussi, de la *Russkaja Pravda* document russe du XI^e—XII^e siècles qu'il y avait parmi les bestiaux élevés en Russie, des boeufs, des taureaux, des vaches et des veaux⁶. Vu cette conformité de témoignages archéologiques et de mentions provenant de sources écrites, l'information de Constantin Porphyrogénète (environ 950) semble incompréhensible: d'après lui, les Russes ne possédaient en général ni vaches, ni chevaux, ni brebis, parce que ces animaux n'existaient point en Russie de Kiev, et que les Russes

¹ W. Hensel, op. cit., p. 101—102.

² Długosz, *Historia*, éd. A. Przewdzicki, t. I, p. 56.

³ Calkin, op. cit., p. 128.

⁴ Gromova, op. cit., p. 122.

⁵ Nous citons d'après L. Niederle, op. cit., p. 131 et note 5.

⁶ Ibid., p. 137—138.

ont dû en acheter chez leurs voisins Pétchénegues¹. Il se peut qu'il faille comprendre cette information, transmise par un écrivain d'habitude bien informé, de telle manière que dans la première moitié du X^e siècle l'état du cheptel de vaches, de boeufs et d'autres animaux domestiques se trouva très bas en Russie du Sud, sans doute par suite de quelque calamité élémentaire².

Je tiens à ajouter encore qu'une source byzantine anonyme de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle, connue sous le nom de Pseudo-Mauritius, parle également d'un grand nombre de vaches et de boeufs chez les Slaves du haut Moyen Age³.

Une autre information concernant l'élevage de vaches chez les Slaves se trouve dans la relation de voyage d'Ibn Faḍlān, messager du khalife abbasside al-Muḩtadir au roi des Bulgares de Kama (921—922)⁴. Ibn Faḍlān dit avoir rencontré, sur les bords de la Volga, des marchands russes. Cette rencontre a eu lieu, à ce qu'il paraît, un peu vers le sud de l'embouchure de la Kama, et le voyageur y a assisté aux funérailles d'un notable russe, dont il a laissé une description détaillée. Or, selon le rapport d'Ibn Faḍlān, on a offert au mort, entre autres, deux vaches, fendues en deux d'un coup d'épée et jetées sur

¹ Constantine Porphyrogenitus *De Administrando Imperio*. Greek Text edited by Gy. Moravcsik. English Translation by R. J. H. Jenkins, Budapest, 1949, p. 50 et 51 (ch. 4).

² Il est très vraisemblable que les anciens Russes importaient une partie des vaches et des boeufs qu'ils élevaient de chez les Pétchénegues, leurs voisins du Midi. Les anciens Russes recevaient aussi les vaches et les boeufs des Comans, les Polovcy des chroniques russes, qui ont remplacé, au cours du XI^e siècle les Pétchénegues sur la steppe de la Mer Noire. Les chroniqueurs russes notent soigneusement tous les cas de prise de troupeaux de vaches et de boeufs sur les Comans (voir *Povešt' vremennyx let*, t. I, p. 149, 185, 192 et trad., p. 350, 387 et 394). Cependant on sait que l'élevage de vaches et de boeufs était connu, chez les Russes, dès les temps les plus anciens. Ainsi p. ex. on lit dans la Chronique dite de Nestor (aux années 907 et 971), qu'ils adoraient le Volos dieu des vaches et des boeufs (voir *Povešt' vremennyx let*, t. I, p. 25, 52 et trad., p. 221 et 250).

³ *Tactica* XI 5.

⁴ Parmi les éditions de la Relation d'Ibn Faḍlān citons: A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, Leipzig, 1939 et A. P. Kovalevskiy, *Kniga Aḩmeda Ibn-Faḍlāna o ego putešestvii na Volgu v 921—922 gg.* (Le livre d'Aḩmed ibn Faḍlān sur son voyage vers la Volga dans les années 921—922), Kharkov, 1956. La traduction française de cette Relation a été donnée tout dernièrement par le Prof. M. Canard (*La relation du voyage d'Ibn Faḍlān chez les Bulgares de la Volga*, dans les „Annales de l'Institut d'Études Orientales“, t. XVI, 1958, p. 41—146).

une barque qui devait servir de bûcher funéraire¹; cette action avait certainement pour but de pourvoir le mort de nourriture dans son passage vers l'au-delà². L'information d'Ibn Faḍlān se trouve confirmée par de nombreux ossements de vaches trouvés dans les tombeaux russes provenant des X^e — XII^e siècles ou plus anciens encore. On trouve aussi des restes pareils dans les tombeaux de la Russie méridionale, de la Russie Blanche (environs de Smoleńsk) et de la Grande Russie (environs du lac Ladoga, environs de Mosco)³.

Les seules informations sur l'élevage des vaches et des boeufs chez les Slaves du Midi, que nous trouvons chez les écrivains arabes, se rapportent à la Bulgarie du Danube. Je songe dans ce cas à l'information contenue dans l'oeuvre anonyme intitulée *Muḥtaṣar al-ʿaḡāʾib wa ʿl-ḡarāʾib*, qui constitue selon toute probabilité un remaniement de *Aḥbār az-zamān*, oeuvre perdue d'al-Masʿūdī, écrivain arabe mort en Egypte en 956⁴. Voici le passage de l'oeuvre en question:⁵

„Les Burḡān (Bulgares du Danube) ne connaissent ni monnaie d'or ni d'argent. Toutes leurs transactions, ainsi que les contrats de mariage se font moyennant des paiements effectués en vaches et brebis“.

Il résulte du contexte que cette description se rapporte à la période d'avant le baptême des Bulgares du Danube, qui eut lieu, comme l'on sait, en 864. Ainsi le rapport sur les Burḡān enclos dans le *Muḥtaṣar al-ʿaḡāʾib wa ʿl-ḡarāʾib* n'est contemporain ni d'al-Masʿūdī, ni de l'anonyme auteur de *Muḥtaṣar* vivant un peu plus tard, mais il provient au plus tôt du milieu du IX^e siècle. J. Marquart⁶ l'a attribué à un certain Abū Muslim al-Ḡarmī (antérieur à 850)⁷. Cette mention est

¹ T. Lewicki, *Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description de voyageurs et écrivains arabes*, p. 146. Ibn Faḍlān parle aussi des offrandes de la viande des boeufs chez les anciens Russes. La traduction du passage en question de sa relation est donnée plus bas, p. 307, n. 1.

² Il nous faut rappeler que, selon la relation d'Ibrāhīm b. Yaʿkūb (voir *Relatio Ibrāhīm ibn Jaʿkūb de itinere slavico, quae traditur apud al-Bekrī*. Edidit, commentario et versione polonica atque latina instruxit T. Kowalski, Kraków 1946), texte ar. p. 8, les Slaves consommaient volontiers la viande de vache. Quant aux Russes païens on sait que leur prince Sviatoslav mangeait volontiers la viande de vache, de même que celle de cheval ou de gibier (voir à ce propos *Povešt' vremennyx let*, t. I, p. 46 et trad., p. 244, sous l'an 964).

³ L. Niederle, op. cit., p. 138.

⁴ Voir sur cet ouvrage: I. Kračkovskiy, op. cit., p. 182—184.

⁵ J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 206; voir aussi A. Garkavi, op. cit., p. 126.

⁶ Op. cit., p. 204.

⁷ Voir sur cet auteur I. Kračkovskiy, op. cit., p. 131; T. Lewicki, *Les sources arabes à l'histoire du monde slave*, t. I, p. 59—60.

donc une des plus anciennes parmi les informations arabes sur les Bulgares, et provient d'une période dans laquelle la slavisation de cette tribu n'était point encore accomplie. Elle est intéressante aussi par le fait de confirmer l'emploi du bétail au lieu de monnaie de métal. Cet emploi du bétail comme moyen d'échange chez les Bulgares du Danube à cette époque se trouve aussi confirmé par un passage de l'inscription du prince bulgare Omortag (régnant environ 820), où il est question des prisonniers délivrés moyennant de bestiaux au moyen desquels ils payèrent leur liberté¹. Il faut rappeler aussi que, selon des documents occidentaux, les Croates de la Dalmatie voisine payaient, à l'époque du haut Moyen Age, en animaux domestiques (dans ce cas, en chevaux et en peaux de moutons)².

Enfin la dernière information arabe que je connaisse sur l'élevage des vaches chez les anciens Slaves se rattache au nom d'Ibrāhīm ibn Yaʿkūb, voyageur juif bien connu de l'Espagne musulmane, qui séjourna dans les régions slaves vers 965/966³. Dans son récit (version transmise par le géographe arabe al-Bakrī dans son oeuvre *Kitāb al-masālik wa ʿl-mamālik*, écrite en 1068)⁴ nous trouvons la note suivante:⁵

„Ils évitent (c. à. d. les Slaves) de consommer des poulets, parce que, selon leur croyance, ceux-ci sont nuisibles à la santé et stimulent chez eux l'éruption „rouge“ (la rougeole?); par contre, ils mangent de la vache et des oies, ce qui leur fait du bien“.

Le feu arabisant polonais Thadée Kowalski remarque à juste titre⁶ que cette information a été sensationnelle pour les Arabes, mal disposés à la consommation de la vache qu'ils trouvaient de qualité de viande inférieure et même nuisible à la santé. Que pourtant la viande de vache fût fort appréciée chez les anciens Slaves, l'information inscrite dans la Chronique russe dite de Nestor, en témoigne suffisamment; il y est question de la consommation de la viande de bêtes à cornes (en même temps que de gibier) pendant les banquets offerts à Kiev, par le prince Vladimir le Grand à ses guerriers, ses boyards et d'autres personnes de marque de son entourage⁷.

¹ Nous citons d'après Niederle, op. cit., p. 140; voir aussi C. J. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prague, 1876, p. 146.

² L. Niederle, op. cit., III partie, fasc. 2, Prague, 1925, p. 464.

³ Sur la relation d'Ibrāhīm b. Yaʿkūb et sur son auteur voir dernière-ment éd. de T. Kowalski, op. cit., p. 1—47.

⁴ Voir sur cette version T. Lewicki, *Le monde slave vu par les écrivains arabes*, p. 369—370.

⁵ *Relatio Ibrāhīm ibn Jaʿkūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, texte ar. p. 8 et trad. latine, p. 149.

⁶ Ibid., p. 117, note 138.

⁷ *Povešt' vremennyx let*, t. I, p. 86 et trad., p. 285 (sous l'an 996).

Considérons maintenant les informations transmises par les écrivains arabes et persans, et concernant l'élevage de chevaux chez les Slaves du haut Moyen Âge. Nous trouvons la plus ancienne information là-dessus dans la „Relation anonyme“ provenant de la deuxième partie du IX^e siècle, dans les versions de cette relation contenues dans l'oeuvre d'Ibn Rosteh et dans *Hudūd al-ālam* (X^e siècle), dans *Zayn al-aḥbār* d'al-Gardizī (XI^e siècle) et dans la partie ethnographique de l'ouvrage d'al-Marwazī (commencement du XII^e siècle) intitulé *Tabā'i' al-hayawān*¹.

Le texte transmis par Ibn Rosteh contient quatre mentions concernant l'élevage de chevaux chez les Slaves, dont deux dans le chapitre consacré aux as-Saḫlabīya, c. à. d. en principe aux Slaves d'Occident, et deux dans le chapitre sur les Russes (ar. *ar-Rūsīya*). Nous connaissons déjà la première de ces quatre mentions: je l'ai citée plus haut à l'occasion de l'analyse des informations concernant l'élevage du bétail. Il résulte de ce fragment que seul un certain homme possédait des chevaux de selle. On l'identifie avec Sventopelk de Grande Moravie; le fragment lui-même semble concerner seulement les Moraviens et non les Slaves en général. La version d'al-Gardizī² ne diffère pas beaucoup de celle d'Ibn Rosteh; cette information manque, par contre, dans les passages de la „Relation anonyme“ repris par *Hudūd al-ālam*, et par al-Marwazī.

Je ne crois pas juste d'interpréter le passage d'Ibn Rosteh concernant l'homme „mentionné“, qui seul possède les chevaux de selle, comme signifiant que le nombre de chevaux élevés sur les terrains de Grande Moravie a été relativement restreint. Il ne faut pas oublier la forte influence culturelle des Avars sur la Moravie; ce peuple nomade turc ou mongol élevait un grand nombre de chevaux. Dans le cimetière Devínska Nová Ves près de Bratislava, qui a servi entre 625—800 et où sont ensevelis des morts d'origine slave et avar³, cimetière placé sur un terrain qui fut englobé plus tard dans l'État grand-moravien, parmi le nombre total de 875 tombeaux fouillés, on a trouvé à peine 38 tombeaux de guerriers piétons vis-à-vis de 85 tombeaux de guerriers équestres⁴. Comme nous voyons, il y avait deux fois plus de cavalerie que d'infanterie, ce qui prouve que la Moravie, au moins aux VII^e—VIII^e siècles, n'aurait pu se plaindre du manque de

¹ Sur al-Marwazī et son oeuvre voir *Sharaf al-zamān Tāhir Marwazī on China, the Turks and India*. Arabic Text (circa A. D. 1120) with an English Translation and Commentary by V. Minorsky, Londres, 1942, p. 1—8 et passim; I. Kračkovskiy, op. cit., p. 270.

² V. Barthold, *Rapport sur la mission scientifique en Asie Centrale*, p. 99.

³ J. Eisner, *Devínska Nová Ves. Slovanské pohřebiště* (Devínska Nová Ves. Un cimetière slave), Bratislava 1952, p. 332—333.

⁴ Ibid., p. 338.

chevaux de selle¹. Au cours des siècles suivants, la quantité relativement grande de chevaux persiste en Moravie. Le document de donation du couvent d'Olomütz (Olomouc), plus haut mentionné, nous apprend qu'il y avait, dans le nombre total de 359 animaux domestiques — 45 chevaux, ce qui constitue une huitième du total. Comparé aux chiffres concernant l'élevage de chevaux dans la Pologne médiévale² ou en Russie³, le rapport du pourcentage de chevaux à celui des autres animaux domestiques en Moravie ne semble nullement bas.

Par conséquent, le témoignage d'Ibn Rosteh doit avoir une autre signification. Selon toute probabilité, il s'agit de constater par là qu'en Moravie du IX^e siècle tous les chevaux étaient la propriété du prince. Cette situation ressemblait probablement à celle de l'État de Mieszko I^{er},⁴ dont les guerriers n'étaient point possesseurs de leurs chevaux, mais les obtenaient au besoin c. à. d. uniquement en cas de guerre, avec des selles, des brides et des armes, selon la version de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb transmise par al-Kazwīnī⁵. Il en était de même à une époque reculée en Russie, où les chevaux semblent avoir constitué aussi la propriété du monarque. Rappelons à ce propos l'événement de 1068, quand les habitants de Kiev réclamèrent au prince Iziaslav des armes et des chevaux pour la guerre contre la tribu des Polovey (Comans)⁶. Il en résulterait que les guerriers particuliers de Kiev n'avaient pas leurs montures à eux; au besoin, les haras princiers les leur fournissaient.

L'autre mention contenue dans le chapitre sur les Slaves chez Ibn Rosteh concerne le „chef des chefs slaves“ nommé S. w. nt — b. lk. Elle se rapporte donc au prince Sventopelk I^{er} de Grande Moravie⁷. Cette mention, la voici:

¹ Nous possédons les témoignages archéologiques de l'existence des chevaux de selle chez les anciens Slaves déjà à l'époque romaine, (I—IV^e siècles de notre ère) et dans les premiers siècles du haut Moyen Âge. A cette époque, c'étaient surtout les classes supérieures qui s'en servaient. Voir à ce propos W. Hensel, op. cit., p. 102—103.

² Voir plus bas, p. 300—304.

³ Voir plus bas, p. 296.

⁴ Voir plus bas, p. 301.

⁵ Voir aussi plus bas, p. 305, où nous citons le témoignage arabe sur l'élevage des chevaux chez les Bulgares du Danube.

⁶ Voir plus bas, p. 296.

⁷ *Kitāb al-a'lāk an-naḥīya*, éd. M. J. de Goeje, p. 144, l. 14—15; Chvolson, op. cit., p. 672, § 7; Garkavi, op. cit., p. 266, § 2. Niederle (op. cit., III^e partie, fasc. 1, p. 157) croit qu'il s'agit ici d'un prince russe, et J. Marquart (op. cit., p. 468, 569 et passim) est d'avis que S. w. nt.-b. lk était plutôt un „Grossžupan“ des Croates Blancs, Hurwāt des sources arabes.

„Ce roi possède des chevaux de selle et ne se nourrit que de leur lait“.

Dans la version transmise par l'auteur anonyme de *Hudūd al-'ālam*, cette mention a été considérablement déformée¹:

„La nourriture de leur roi (c'est à dire du roi des Slaves)² est du lait“.

Al-Gardizī passe ce détail sous silence; nous le retrouvons, par contre, dans la version d'al-Marwazī³:

„Le roi⁴ possède des chevaux de selle, dont le lait constitue sa nourriture“.

Il est hors de doute qu'il faille comprendre les mentions citées de la manière suivante. Sventopelk (par opposition à ses citoyens) se servait pour boisson du lait de ses juments, probablement à l'état fermenté, c'est à dire du koumys. Nous savons par Hérodote⁵ que les Scythes de l'Iran du Nord avaient l'habitude de prendre du koumys; il est probable qu'il en était de même chez les peuples sarmates apparentés aux Scythes. Vu les contacts assez proches entre certains groupes slaves et les peuples slavo-scythes (je songe aux Antes et à leurs liaisons éventuelles avec les Alains sarmates voisins), l'emploi du lait de jument (koumys) par Sventopelk I de Grande Moravie semble probable; cet usage était peut-être le résultat d'influences sarmates. Pourtant une autre supposition paraît plus probable. L'emploi du koumys est notamment fort répandu chez les peuples turcs et mongols, auxquels appartenaient les grandes tribus nomades de l'Asie centrale, les Huns et les Avars; les Slaves s'étaient mis en contact avec eux depuis une période reculée; un de ces peuples, les Avars, nomadisait dans le voisinage immédiat du territoire du futur État de Grande Moravie, et en partie même sur les terrains orientaux de cet État. C'est précisément dans une région limitrophe de ce genre que se trouve le cimetière de Devínska Nová Ves près de Bratislava, où l'on trouve des tombeaux mixtes de Slaves et d'Avars⁶, ce qui indique nettement la coexistence de ces deux éléments ethniques tellement différents aux VII^e et VIII^e siècles. Une forte influence culturelle des Avars fut le résultat de ce voisinage et de cette vie commune; elle agissait surtout sur les classes supérieures de la société moravienne,

¹ *Hudūd al-'ālam*, trad. V. Minorsky, p. 159.

² Il est ici question du roi S. w. nt. [-b. lk], c'est à dire de Sventopelk I^{er} de Grande Moravie.

³ *Sharaf az-zamān Tāhīr Marvazī on China, the Turks and India*, éd. V. Minorsky, texte arabe, p. 22 et trad., p. 35.

⁴ Il s'agit ici du roi de S. w. nt [-b. lk] c'est à dire de Sventopelk I^{er} de Grande Moravie.

⁵ IV 2.

⁶ J. Eisner, *Devínska Nová Ves*, p. 343—348 et passim.

et l'emploi du lait de jument par le „chef des chefs“ slaves, Sventopelk I de Moravie, seigneur de la „ville“ Hurwāt (Horwāt), c'est à dire de la Croatie Blanche sur la Vistule, emploi noté par l'auteur de la „Relation anonyme“, est peut-être une preuve de cette influence.

Selon le périple anglo-saxon de la mer Baltique, par Wulfstan (fin du IX^e siècle), la coutume de prendre du koumys existait également chez les Prussiens, voisins des Slaves d'Occident, où elle était pratiquée par les rois et les gens les plus riches, tandis que l'hydromel était réservé aux miséreux et aux esclaves¹. Cette information se trouve confirmée par le scoliaste d'Adam de Brême qui prétend que, de son temps encore, les Goths et les Sambiens considéraient le lait de jument capable de rendre ivre². Il est difficile de conclure s'il s'agit ici d'un usage essentiellement prussien, ou bien de l'influence culturelle des habitants de steppes de la Mer Noire qui se manifeste aussi dans d'autres détails de la culture matérielle de l'ancienne Prusse³. Il est intéressant de relever que l'emploi du koumys comme boisson était réservé, aussi bien en Moravie qu'en Prusse, uniquement à la classe supérieure de la société.

Passons aux mentions de la „Relation anonyme“ traitant de l'élevage de chevaux en Russie. En voici la première, dans la version d'Ibn Rosteh⁴:

„Ils (c'est à dire les Russes) ont des sorciers parmi lesquels il y en a [de tels] qui gouvernent leur roi, comme s'ils étaient leurs maîtres (c'est à dire maîtres des Russes). Il arrive que [les sorciers] leur ordonnent d'offrir un sacrifice à leur Créateur, selon leur choix: femmes, hommes et chevaux“.

¹ Nous citons d'après la traduction allemande de Dahlmann (dans P. J. Schafarik, *Slavische Altertümer*, trad. Mosig v. Aehrenfeld, Leipzig, t. II, p. 670): „Das Esthland (= la Prusse baltique) ist sehr gross und es sind viele Städte da, und in jeder Stadt ein König, und da ist viel Honig und Fischfang; und der König und die reichsten Männer trinken Pferd milch und die unvernünftigen und die Sklaven trinken Meth.“.

² Magistri Adam Brem., *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, I. II, ch. 18, schol. 129: „hoc usque hodie Gothi et Sembi facere dicuntur, quos ex lacte jumentorum inebriari certum est“. Voir aussi *Script. Rer. Pruss.*, t. I, p. 54: „pro potu habent (les anciens Prussiens)... mellicratum seu medonem et lac equarum“. Voir aussi L. Niederle, op. cit., p. 158.

³ Voir là-dessus entre autres I. Wiesner, *Die Herkunft der ostpreussischen Bildsteine*, dans la revue „Alt-Preussen“, t. VII, fasc. 3, 1942, p. 43—48.

⁴ *Kitāb al-a'lāk an-nafisa* éd. M. J. de Goeje, p. 146, l. 10—12; Chvolson, op. cit., p. 674, § 9; Garkavi, op. cit., p. 269, § 3.

Et voici la seconde information¹:

„Ils sont (c'est à dire les Russes) de haute taille; ils ont l'air (beau) et un courage intrépide. [Toutefois] ils ne font pas preuve de ce courage [à cheval], mais ils [effectuent] tous leurs raids militaires et leurs combats sur des bateaux“.

Nous connaissons ces deux mentions uniquement dans la version d'Ibn Rosteh; d'autres versions de la „Relation anonyme“ ne les contiennent pas.

Il paraît résulter des informations ci-dessus que dans la deuxième partie du IX^e siècle les Russes connaissaient bien les chevaux et qu'ils les élevaient même peut-être, puisque ces animaux jouaient un certain rôle dans leur culte en caractère de sacrifice, mais qu'ils ne s'en servaient pas dans leurs expéditions de guerre. En tout cas, dans leurs invasions des pays musulmans, ils se servaient exclusivement de navires.

Examinons maintenant d'autres mentions de sources arabes concernant l'élevage de chevaux chez les Russes du haut Moyen Age. Deux informations intéressantes, extraites de la relation d'Ibn Faḍlān citée plus haut, méritent d'être présentées en premier lieu. Ibn Faḍlān décrit les funérailles d'un notable russe²:

„... Puis (les Russes) prirent deux chevaux, les firent courir jusqu'à ce qu'ils fussent en sueur, puis ils les coupèrent en morceaux à coups de sabre et jetèrent leur chair dans le bateau“³.

Je ne saurais dire si le fait de faire courir les chevaux, décrit dans ce fragment, avait le caractère de cruauté rituelle envers la victime avant le sacrifice, ou bien s'il devait signifier que les chevaux servaient de monture au mort dans sa vie d'outre-tombe, de même que le bateau où on le brûlait, qui devait le servir dans sa vie future aussi. Si cette dernière interprétation est juste, nous y verrions la preuve de ce qu'au moins les Russes les plus illustres pratiquaient l'équitation.

¹ *Kitāb al-a'lāk an-nafisa*, éd. M. G. de Goeje, p. 146, l. 16—17; Chvolson, op. cit., p. 674, § 10; Garkavi, op. cit., p. 269, § 3.

² A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices (photocopie du manuscrit), p. 211b et traduction russe, p. 144, § 107; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 40, § 89 et traduction, p. 92, § 89; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 127. C'est d'après ce dernier travail que je donne la traduction française de tous les passages cités de la relation d'Ibn Faḍlān.

³ Sur le rôle que jouait le cheval dans les rites funéraires des Russes (et des Slaves occidentaux) païens voir T. Lewicki, *Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description de voyageurs et écrivains arabes*, p. 145—146.

Selon la deuxième mention d'Ibn Faḍlān, les rois russes se servaient de chevaux de selle. Voici ce que dit ce voyageur¹:

„S'il veut (c'est à dire le roi des Russes) monter à cheval, on lui amène son cheval jusqu'à son trône, et il le monte. S'il veut descendre de cheval, il fait avancer le cheval de sorte qu'il puisse en descendre (directement) sur le trône“.

On trouve encore une information sur l'élevage de chevaux chez les Russes dans *Murūḡ ad-dahab* d'al-Mas'ūdī, ouvrage écrit vers le milieu du X^e siècle². Al-Mas'ūdī, en décrivant Amul < Atul (Itil), capitale de la Khazarie, située à l'embouchure de la Volga dans la mer Caspienne, dit que les païens y habitent aussi auprès des Khazares juifs, ainsi qu'auprès des chrétiens et des musulmans. Puis il des ajoute³:

„Quant aux païens domiciliés dans son pays (c'est à dire dans le pays du roi khazare), plusieurs peuples y appartiennent, entre autres les Slaves (ar. *Sakālība*) et les Russes (ar. *ar-Rūs*). Ils habitent un des deux quartiers de cette ville (c'est à dire Amul < Atul). Ils brûlent leur morts avec leurs chevaux de selle, leurs armes et leurs parrures“.

Les témoignages susdits restent en contradiction évidente avec la note consacrée à l'expédition des Russes par al-Marwazī (1120), au chapitre qui ne provient pas de la „Relation anonyme“ de la seconde partie du IX^e siècle (comme la plupart des informations de cet écrivain sur les peuples de l'Europe de l'Est), mais est extrait de quelque relation inconnue, effectuée à la fin du X^e ou bien au début du XI^e siècle, probablement sous le règne de Vladimir le Grand qui figure dans cette note désigné comme W.lād.mīr⁴. Voici le passage respectif de la relation dont il s'agit⁵:

„Ils sont (c'est à dire les Russes) des gens vigoureux et robustes. Ils se rendent à pied à des villes éloignées qu'ils pillent. Ils naviguent aussi dans la mer Khazare⁶, se saisissent des bateaux et pillent leur bien... S'ils possédaient des chevaux et s'ils savaient les monter, ils deviendraient la plaie du genre humain“.

¹ A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices, p. 212b et traduction russe, p. 146, § 116; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 43, § 93 et trad., p. 98, § 93; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 135.

² Sur al-Mas'ūdī et ses oeuvres voir entre autres C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, 143—145 et *Suppl.*, t. I, p. 220—221; I. Kračkovskiy, op. cit., p. 171—182 et *passim*.

³ Maḡoudi, *Les prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, t. I, Paris, 1863, p. 9.

⁴ Voir à ce propos T. Lewicki, *Le monde slave vu par les auteurs arabes*, p. 371.

⁵ *Sharaf al-zamān Ṭāhir Marvazī on China, the Turks and India*, éd. V. Minorsky, texte arabe, p. 23 et trad., p. 36.

⁶ Il s'agit de la mer Caspienne.

Il résulte des considérations ci-dessus que les informations arabes concernant l'élevage de chevaux et l'art de monter à cheval chez les Russes des IX^e—X^e siècles sont assez contradictoires. Tandis que certaines sources semblent affirmer cet art, d'autres se prononcent contre lui de manière cathégorique. Il est intéressant de constater une contradiction pareille dans les informations provenant de sources non arabes. Les premiers qui nient la connaissance de l'élevage de chevaux chez les Russes du haut Moyen Age sont les auteurs byzantins. Selon Constantin Porphyrogénète¹, les Russes achètent des chevaux aux Pétchénegues, vu qu'en Russie ces animaux n'existent pas en général. L'information de Constantin Porphyrogénète n'est pas tout à fait exacte, car des troupeaux de chevaux sauvages, dits tarpans, qu'on prenait et qu'on apprivoisait, ne manquaient pas dans la Russie méridionale, comme il résulte ne fût-ce que des fouilles archéologiques et de certaines sources écrites, dont il sera question dans la suite de cet exposé. Il n'est pas exclu cependant qu'une partie des chevaux dont se composaient les troupeaux russes du haut Moyen Age provenaient de l'importation. En faveur de cette supposition témoigne la chronique russe dite de Nestor qui rapporte (sous l'an 996) que Vladimir le Grand a destiné une somme d'argent à l'achat des armes et des chevaux².

L'auteur byzantin Léon le Diacre vivant dans la deuxième moitié du X^e siècle, un peu plus jeune que Constantin Porphyrogénète, décrivant l'expédition du prince Sviatoslav contre les Bulgares du Danube et ses luttes contre Byzance (en 971), prétend également que les Russes ne savaient pas monter à cheval. Selon un des chapitres de son oeuvre³, les Scythes (c'est ainsi que Léon le Diacre nomme les Russes) n'ont pas l'habitude de combattre à cheval. A un autre endroit, le même auteur raconte⁴ que les Scythes (Russes), assiégés par les troupes byzantines à Dorostol, avaient entrepris une sortie de la forteresse, à cheval pour la première fois dans cette guerre, parce qu'ils combattaient d'habitude à pied, ne sachant pas lutter à cheval. D'ailleurs cette sortie finit par un échec, car les Russes „ne savent pas conduire leurs chevaux par la bride; quand les Romées (Byzantins) se sont mis à les attaquer à la lance, ils s'en retournèrent... vers la ville“.

Pourtant les sources ne manquent pas qui témoignent que les anciens Russes s'occupaient d'élevage de chevaux et savaient monter un cheval. En premier lieu se trouvent les mentions des sources russes, surtout celles de la chronique dite de Nestor. Les résultats des fouilles archéologiques, qui confirment dans toute leur étendue les informations des sources russes écrites, sont également d'une grande valeur dans ce cas.

¹ *De adm. imp.*, ch. 2 (éd. de Moravcsik et Jenkins, p. 50 et 51).

² *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 87; trad., p. 286.

³ VIII, 4. ⁴ IX, 1.

Les informations les plus anciennes constatant que les Russes possédaient des chevaux et une cavalerie, proviennent du commencement du X^e siècle et se trouvent dans la chronique dite de Nestor. Je pense ici au passage inscrit sous 907, dont il résulte que le prince russe Oleg avait entrepris une expédition de Kiev contre Byzance, avec une armée composée des tribus slaves et finnoises; ces régiments voyageaient sur des bateaux et à cheval¹.

Oleg lui-même possédait un cheval favori qu'il montait et qui, selon la tradition notée dans ladite chronique (a. a. 912), aurait même causé sa mort². Il avait également des palefreniers³. Comme nous le voyons, les informations de la chronique dite de Nestor confirment l'information d'Ibn Faḍlān de 922, selon laquelle les princes russes auraient possédé des chevaux et pratiqué l'équitation.

Des régiments équestres ont également pris part à l'expédition du prince Igor contre Byzance en 945⁴. Toutefois, comme des Pétchénegues mercenaires loués par Igor avaient également participé à cette expédition, l'information de la chronique peut ne concerner qu'eux seuls.

Sviatoslav, le successeur d'Igor, montait à cheval encore enfant, dans l'expédition contre la tribu des Drevlane, en 946⁵. Quant aux Drevlane eux-mêmes, il semble que l'équitation né fût pas chez eux d'un usage courant⁶. Cet état de chose change complètement en 977, quand des régiments de cavalerie luttent dans les deux camps durant la guerre du prince Iaroslav de Kiev contre son frère Oleg, chef des Drevlane⁷.

D'ailleurs, la cavalerie n'est pas nombreuse à cette époque en Russie. Si, en 945, Oleg avait dû se servir des Pétchénegues mercenaires dans son expédition contre Byzance, pareillement Vladimir le Grand engagea des cavaliers mercenaires de la tribu turque des Torks pour s'en servir dans son invasion du pays des Bulgares de Kama en 985; les régiments russes qui participaient à cette expédition furent transportés sur des bateaux⁸.

La mention de Léon le Diacre sur la présence de cavalerie dans l'armée du prince Sviatoslav lors de sa lutte contre les Bulgares de Kama et contre Byzance en 971, se trouve confirmée par la chronique dite de Nestor. D'après cette chronique⁹, quand on avait appris dans

¹ *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 23—24; trad., p. 220.

² Ibid., t. I, p. 29—30; trad., p. 226 (sous l'an 912).

³ Ibid., t. I, p. 29; trad., p. 226.

⁴ Ibid., t. I, p. 34; trad., p. 230.

⁵ Ibid., t. I, p. 41; trad., p. 239.

⁶ Ibid., t. I, p. 41; trad., p. 238.

⁷ Ibid., t. I, p. 53; trad., p. 251.

⁸ Ibid., t. I, p. 59; trad., p. 257.

⁹ Ibid., t. I, p. 52; trad., p. 250.

l'armée russe retournant de l'expédition que les Pétchénegues s'étaient rassemblés auprès des cataractes („porohy“) du Dniéper afin d'attaquer les Russes retournant des bouches du Danube par la Mer Noire et le Dniéper, le voïvode Sveneld conseilla à Sviatoslav de contourner à cheval les cataractes. Pourtant Sviatoslav déclina ce conseil. Sa décision semble de toute part justifiée à la lumière de ce que Léon le Diacre dit sur l'ignorance de la lutte à cheval parmi les Russes. En effet, le prince russe a dû bien se rendre compte du fait que la cavalerie russe qui avait échoué dans sa lutte contre la cavalerie byzantine, saurait d'autant moins résister aux attaques de l'excellente cavalerie des Pétchénegues.

A partir du XI^e siècle, les mentions sur l'existence de la cavalerie et sur l'élevage de chevaux deviennent de plus en plus fréquentes dans les sources russes. Je rappelle à titre d'exemple l'information sur l'expédition équestre du prince Vladimir, fils de Iaroslav, en 1042, contre la tribu finnoise de Iam (territoire de la Finlande actuelle), pendant laquelle une grande épidémie de peste chevaline exerça des ravages¹, et l'expédition des princes russes, en 1060, contre la tribu de Torki (Torks, Turcs Oghuzes), à laquelle participèrent aussi bien des guerriers naviguant sur des bateaux que des régiments montés². Plus tard, dans la lutte contre les Polovcy (Comans) turcs, en 1068, intervinrent des régiments de cavalerie russe; selon la chronique de Nestor, la cavalerie russe comptait dans cette expédition 3000 chevaux³. La cavalerie prend part, aussi, aux expéditions russes contre les Polovcy en 1095⁴ et 1103⁵. La mention inscrite à l'an 1095, dans la *Povest'* parle de la cavalerie chez les habitants de Novgorod la Grande dans le nord de la Russie⁶.

Les chevaux étaient assez nombreux en Russie dès le XII^e siècle. D'après une chronique russe, les haras princiers russes comptaient en 1148 parfois jusqu'à 3000 juments et 1000 chevaux⁷. De tels haras devaient certainement exister dès une époque reculée. Je rappelle à ce propos l'incident de 1068, quand les habitants de Kiev demandèrent au prince Iziaslav de leur livrer des chevaux (provenant sans doute des haras du prince) pour leur lutte contre les Comans⁸.

Une partie des chevaux élevés en Russie provenait incontestablement de l'importation, d'accord avec la note de Constantin Porphyrogénète (environ 950) et avec l'information de la chronique dite de Nestor,

¹ Ibid., t. I, p. 103; trad., p. 303.

² Ibid., t. I, p. 109; trad., p. 309.

³ Ibid., t. I, p. 115; trad., p. 315.

⁴ Ibid., t. I, p. 151; trad., p. 352.

⁵ Ibid., t. I, p. 184; trad., p. 386.

⁶ Ibid., t. I, p. 170; trad. p. 273.

⁷ L. Niederle, op. cit., p. 134; W. Hensel, op. cit., p. 104.

⁸ *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 114; trad., p. 314.

inscrite sous 996. Les premiers fournisseurs de chevaux furent probablement les Pétchénegues turcs, voisins méridionaux de la Russie. Plus tard, lorsque en 968 les relations entre les Russes et les Pétchénegues se furent gâtées, ce qui a dû trouver une répercussion dans le commerce entre ces deux peuples, les Russes se virent obligés de chercher d'autres fournisseurs. Je crois que la Bohême et la Hongrie pouvaient entrer ici en jeu. Nous savons, grâce à la *Povest'*, que le marché aux chevaux tchèques et hongrois se trouvait à Perejaslavec bulgare, situé sur le Danube inférieur¹, et qui était sous la domination de la Russie Kievienne entre 967 et 971². Un certain nombre de chevaux provenaient du butin de guerre. La chronique russe note diligemment l'information sur le bétail, les chevaux et les chameaux saisis dans les batailles contre les Comans en 1095 et 1103³. Il est plus que probable qu'un pareil butin incombait aux Russes par suite des expéditions contre les Pétchénegues dans la deuxième moitié du X^e et au commencement du XI^e siècle.

Outre les chevaux importés ou capturés, les anciens Russes possédaient aussi des chevaux descendant des espèces apprivoisées de l'Europe de l'Est: le petit cheval agreste et surtout le tarpan, vivant dans les steppes de la Russie du Sud⁴. Ce fait semble résulter des fouilles archéologiques et de l'analyse des races de chevaux employés actuellement par les paysans de la Russie du Sud. Afin de capturer des chevaux sauvages, on arrangeait parfois des traques. Là

¹ Ibid., t. I, p. 48; trad., p. 246 (sous l'an 969).

² Ibid., t. I, p. 47—51; trad., p. 244—249.

³ Ibid., t. I, p. 149 et 185; trad., p. 352 et 387.

⁴ K. Moszyński dit (*Culture du peuple slave*, t. I, p. 132) que les races de chevaux élevées aujourd'hui par les paysans de l'Europe de l'Est ne sont pas encore étudiées de façon suffisante. Il ajoute qu'en Samogitie, en Polesie volhynien, dans les districts habités par les Hucules (Houtsoules), dans la région de Lublin, etc., on a découvert une race chevaline primitive qui proviendrait, d'après l'opinion de différents savants, du tarpan (*Equus Gmelini Ant.*), tandis que d'autres chercheurs voudraient y voir les descendants d'autres races chevalines primitives qui vécurent jadis en Europe. Parmi les ossements qu'on a découverts à l'occasion des fouilles archéologiques des anciens bourgs slaves à Boršev le Grand et Boršev le Petit et aussi à Kuznecova Dača près de la ville de Voronež et qui provenaient des IX^e et X^e siècles, Mme Gromova a reconnu à côté des os de chevaux rapprochés du tarpan, les restes aussi d'individus beaucoup plus grands. Voir V. I. Gromova, op. cit., p. 118—119. Les troupeaux de tarpan sauvage existaient encore au XVIII^e siècle dans les environs de la ville russe de Voronež. C'est là que les rencontra, vers l'an 1740, le voyageur Gmelin qui en a donné la description (voir V. I. Gromova, op. cit., p. 119).

chronique dite de Nestor fait état dans „L'exhortation au prince Vladimir le Monomach“ (en 1096) de l'action de capturer des chevaux sauvages aux environs de Tchernigov par ce prince, qui se vantait de savoir prendre à la main et lier 10 à 20 chevaux¹.

Les chevaux étaient employés en Russie aussi bien comme monture (à la guerre et à la chasse)² que pour des travaux agricoles. Il est utile de rappeler à ce propos la note intéressante que la chronique dite de Nestor présente sous 1103. La voici³:

„L'an 6611 (= 1103), Dieu mit une bonne pensée au coeur des princes russes Sviatopelk et Vladimir, et ils se rencontrèrent à Dolobsk pour tenir un conseil. Et, Sviatopelk, avec ses gens, et Vladimir, avec les siens, s'assirent sous la même tente. Ils se mirent à délibérer, et voici ce que disaient les gens de Sviatopelk: le printemps n'est point un temps convenable à la guerre; nous allons perdre nos manants et les semailles ne seront pas faites. Alors Vladimir dit: Vous m'étonnez, compagnons; il vous peine d'emmener ces chevaux qui sont à labourer; pourquoi songez-vous pas à ce qui arrivera quand le manant se mettra à labourer? Le Coman fera irruption, perdra le manant de sa flèche, enlèvera ses chevaux; il poussera jusqu'au village, il se saisira de sa femme, de ses enfants et de tout son bien. Vous regrettez le cheval et n'avez pas pitié du manant?“⁴.

Il résulte clairement du passage cité que, dès le début du XII^e siècle, les mêmes chevaux étaient employés à la selle et aux travaux de champs⁵.

La pratique de l'équitation et la connaissance du cheval chez les Russes du haut Moyen Age sont encore attestées, outre les mentions écrites déjà citées, aussi par des données archéologiques. Dans les tombeaux (tumuluses, kourganes) russes provenant des X^e—XII^e siècles, nous trouvons souvent des éperons et des ossements de chevaux, et ceci autant dans le Nord que dans le Midi, dans le territoire de Kiev⁶. Dans le bassin de la Oka, territoire de la tribu des Viatitches, les fouilles archéologiques démontrent également un élevage de chevaux assez bien développé. Je songe aux fouilles effectuées dans le Vieux Riazan'. Dans les parages méridionaux du même territoire, aux environs de Voronež, on trouve de même des restes de chevaux dans trois anciennes bourgades slaves provenant des VIII^e—X^e siècles, c'est à dire dans les lo-

¹ *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 162; trad., p. 364.

² Ainsi p. ex. le prince russe Vladimir Monomach a chassé à cheval les aurochs (voir *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 162; trad., p. 364).

³ *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 183; trad., p. 385—386.

⁴ Voir aussi *ibid.*, t. I, p. 190 et trad., p. 392—393 (sous l'an 1111).

⁵ Sur l'importance du témoignage sur l'usage des chevaux à la culture des champs par les paysans voir aussi Hensel, *op. cit.*, p. 104.

⁶ L. Niederle, *Les antiquités slaves. La culture*, fasc. I. Prague 1912, p. 259—261.

calités déjà connues de nous: Boršev la Grande, Boršev la Petite et Kuznecova Dača. Les fouilles du Vieux Riazan' révèlent les ossements de 13—16 chevaux (dans le chiffre global d'environ 137—163 vaches et boeufs, chevaux, porcs et brebis)¹; le nombre de chevaux constitue donc environ 10 % de la totalité des animaux domestiques. Le rapport entre le nombre de chevaux et celui d'autres animaux domestiques paraît identique à Boršev la Grande, où, d'après des recherches de Gromova, il y avait 5 chevaux, donc un peu moins de 10 % dans le total de 52 individus: bestiaux, chevaux, porcs, brebis ou chèvres. Ce rapport est bien plus avantageux dans la bourgade voisine et contemporaine de Boršev la Petite, où 1 cheval correspond à 2 vaches, 1 brebis (ou chèvre), 1 porc, ce qui fait environ 16 % du chiffre total. Le même rapport s'avère le plus avantageux dans la bourgade de Kuznecova Dača, où, sur 17 individus de vaches et boeufs, chevaux, porcs et brebis, on a trouvé 4 chevaux, ce qui constitue environ 25 % du chiffre total des animaux².

Il est fort probable que la grande quantité d'ossements de chevaux trouvés dans les bourgades russes soit une preuve de ce que la population indigène se nourrissait de viande de cheval. Cette hypothèse se trouve justifiée par la note de la chronique russe dite de Nestor de l'an 964, où il est question des repas du prince Sviatoslav: il paraît, en effet, qu'il consommait du cheval grillé sur des braises, à côté de boeuf ou de gibier³. On pourrait se demander, à ce propos, si les Russes ne consommaient point aussi la viande de chevaux offerts en sacrifice aux divinités, comme nous en informe le passage cité plus haut de la „Relation anonyme“ de la deuxième moitié du IX^e siècle.

Comment faut-il expliquer la divergence entre les informations de sources concernant l'élevage de chevaux et la pratique de l'équitation chez les Russes du haut Moyen Age? Il est difficile de répondre à cette question. Il se peut que dans l'époque la plus reculée, l'élevage de chevaux et la pratique de l'équitation se bornaient en Russie aux classes supérieures, soit à certaines régions du pays. A cette époque, les Russes se servaient, en principe, dans leurs expéditions guerrières, de canots ou de bateaux, employant parfois en guise de protection de petits détachements de cavalerie, composés en partie de tribus slaves de l'Est, éleveuses de chevaux, en partie de nomades

¹ V. I. Calkin, *op. cit.*, passim (voir surtout p. 131).

² V. I. Gromova, *op. cit.*, p. 122.

³ *Povest' vremennyx let*, t. I, p. 46 et trad., p. 244. On consommait aussi la viande de cheval en Pologne médiévale. Nous en avons le témoignage dans la toponymie du pays, où l'on trouve des noms de lieu du type Konojady („Mangeurs de chevaux“) et analogues. Sur la consommation de la viande de chevaux chez les anciens Slaves voir aussi W. Hensel, *op. cit.*, p. 103.

tures, alliés ou mercenaires, Pétchénegues et Torks. Il paraît que l'intérêt accru des Russes pour l'élevage de chevaux reste en rapport avec les premières invasions, en Russie méridionale, de Pétchénegues à cheval ce qui eut lieu pour la première fois en 968. Ces événements obligèrent les Russes à changer de tactique de guerre et à se servir de cavalerie, dans une mesure plus grande qu'auparavant, pour repousser les envahisseurs, ce qui à son tour entraîna la nécessité d'élever un nombre plus grand de chevaux. Il semble, par conséquent, que l'élevage de chevaux en Russie s'intensifie au cours des deux dernières décennies du X^e siècle et qu'il bat son plein aux XI^e et XII^e siècles. Ce problème exige pourtant des recherches ultérieures minutieuses, pour mener lesquelles l'auteur de la présente étude ne se croit point compétent.

Quant aux Slaves d'Occident, nous trouvons des informations sur l'élevage de chevaux chez le prince Sventopelk I-er de Grande Moravie dans la „Relation anonyme“; des sources arabes nous renseignent, de plus sur l'élevage de chevaux chez d'autres tribus du même groupe. A la tête de ces informations se place le témoignage renfermé dans l'oeuvre d'al-Mas'ūdī *Muruğ ad-ḏahab*, concernant la mystérieuse peuplade dite Sarbīn, identifiée par la plupart des chercheurs avec les Sorabes lusaciens, et où il faut probablement reconnaître les Poméraniens et les tribus polonaises du Nord: Polaniens, Couïaviens et Masoviens, comme je le prouve en un autre endroit¹. Voici le passage en question de l'oeuvre d'al-Mas'ūdī²:

„[Les gens] de la tribu mentionnée, nommée S(a)rbīn, se jettent au feu à la mort de leur roi ou de leur chef, et ils font brûler [de même] ses chevaux de selle. Leur conduite rappelle sous ce rapport celle des Hindous“.

La même information, quoique un peu altérée, nous a été transmise aussi par al-Bakrī, dans la Relation dite d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb, compilation provenant de sources fort diverses³. Outre l'emprunt à l'oeuvre d'al-Mas'ūdī, la relation mentionnée renferme aussi une information provenant pour sûr d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb lui-même, et que l'on peut dater par conséquent de 966; elle concerne d'une manière évidente l'État polonais de Mieszko I-er. Voici le passage en question de la Relation:⁴

¹ T. Lewicki, *Litzike Konstantyna Porfirogenety i Biali Serbowie w północnej Polsce* (Les Litziké de Constantin Porphyrogénète et les Serbes Blancs dans le nord de la Pologne), dans la revue „Roczniki Historyczne“, t. XXII, 1956, p. 9—34, passim.

² Nous citons d'après l'édition partielle de J. Marquart, *Ost-europäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 99 (texte arabe) et p. 102 (traduction allemande).

³ T. Lewicki, *Le monde slave vu par les auteurs arabes*, p. 367.

⁴ *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'qūb de itinere slavico*, texte arabe, p. 4 et trad. latine, p. 147.

„Miška (Meško) [a] trois mille hommes armés, disposés en détachements: une centaine en vaut autant que dix centaines d'autres [guerriers]. Il donne à ces hommes des vêtements, des chevaux, des armes et tout ce dont ils ont besoin“.

Al-Kazwīnī,¹ le cosmographe du XIII^e siècle, donne dans sa version de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb une variante un peu différente du même passage:²

„Son roi (c'est à dire le roi du royaume de Miška) possède des troupes d'infanterie, car la cavalerie ne saurait avancer dans leurs terres... Il paie la solde tous les mois à ses régiments, et au besoin il leur donne des chevaux, des selles, des brides, des armes et tout ce dont ils ont besoin“.

Il résulte évidemment de ce deux passages qu'on ne manquait point de cavalerie au royaume de Mieszko I-er et que l'on y connaissait l'usage de la selle et de la bride³.

Le témoignage d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb concernant l'existence de chevaux et de détachements de cavalerie dans la Pologne du haut Moyen Age se trouve confirmé aussi par d'autres sources écrites de l'époque. Ainsi p. ex. Thietmar note la participation de la cavalerie dans l'armée polonaise combattant contre les Allemands en 1015⁴, et Gallus l'Anonyme mentionne les détachements de cavalerie menés par Boleslas Bouchetorse (Krzywousty) contre les Poméraniens, vers le commencement du XII^e siècle⁵. Le même chroniqueur nomme aussi des chevaux parmi les richesses naturelles de la Pologne⁶. Dans l'abrégé de la chronique tchèque de Kosmas de Prague, sous la date de 1132, nous lisons que le prince tchèque Sobeslav a amené de son expédition en Silésie une foule de prisonniers polonais et beaucoup de chevaux⁷. Selon un document de 1153, 60 boeufs et 10 chevaux travaillaient dans

¹ Sur cet auteur voir: C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, t. I, p. 481—482 et Suppl., t. I, p. 882—883; I. Kračkovski, op. cit., p. 358—362 et passim.

² *Zakarija Ben Muhammed Ben Mahmud el-Cazwini's Kosmographie*. Zweiter Theil: *Die Denkmäler der Länder*, éd. F. Wüstenfeld, Göttingen 1848, p. 415; voir aussi *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'qūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, p. 91, note 73.

³ D'après les témoignages archéologiques, il y avait dans la Pologne du X^e siècle, et même avant, une cavalerie assez nombreuse. Ajoutons encore que le roi polonais Boleslas le Vaillant avait à sa disposition une cavalerie cuirassée (dans les chroniques de l'époque: *loricati*). Voir sur ce problème W. Hensel, op. cit., p. 105.

⁴ Thietmari, *Chronicon*, VII 12 et VIII 18.

⁵ *Galli Anonymi Cronica et Gesta ducum sive principum Polonorum* II 28 et III 1.

⁶ Ibid., introduction.

⁷ Nous citons d'après L. Niederle, op. cit., part III, fasc. I, p. 133.

les champs du village Właszów¹. En 1175, le village Żórawin possédait 25 chevaux, 6 boeufs et 3 vaches².

Il en résulte que l'élevage de chevaux s'était diffusé de bonne heure dans certaines régions de la Pologne et que les chevaux y étaient employés dans l'agriculture en nombre assez grand, comme c'était d'ailleurs l'usage aussi en Russie. Le tableau des rapports entre chevaux et autres animaux domestiques, vaches, boeufs, porcs et brebis, dans la Pologne du Nord au Moyen Âge se trouve dans le document de 1238, qui est un inventaire d'animaux appartenant à l'évêque de Włocławek en Couïavie et en Masovie. Or, sur le chiffre global de 6660 animaux, mentionnés dans le susdit document, il y avait environ 475 chevaux, ce qui constitue 1/14 du total³. Ce chiffre n'est pas démesurément élevé, surtout comparé à la grande quantité de vaches et de boeufs. Le rapport de chevaux à d'autres animaux domestiques, étudié à la lumière des fouilles archéologiques à Gniezno (des VIII^e—XII^e siècles), se présente encore plus modestement. Il y avait 588 individus (vaches, porcs, brebis, chèvres et chevaux) et pas plus de 10 chevaux, ce qui forme à peine 1/16 du chiffre total. Nous y constatons une grande divergence entre les informations renfermées dans les sources écrites et celles que fournissent les fouilles archéologiques⁴. Elle provient peut-être du fait qu'en Grande Pologne on ensevelissait les chevaux morts dans les champs, hors du bourg (à l'époque païenne), peut-être même avec quelque pompe, comme il convenait pour un animal jouant un rôle important dans le culte; tandis que les ossements de chevaux trouvés à Gniezno proviennent peut-être pour la plupart des banquets païens qu'on y avait célébrés.

Des données toponymiques parlent aussi en faveur de l'élevage intense de chevaux dans la Pologne médiévale. Il suffit de mentionner la localité de Końskie (district de Sandomierz, nom de lieu mentionné déjà au XII^e siècle), ou bien les localités de Konin (connue dès le XII^e siècle) et Kobylin (connue dès le XIII^e siècle) en Grande Pologne; l'étymologie de ces noms de lieu est en rapport probable avec les haras princiers qui y étaient entretenus autrefois⁵.

¹ Ibid., p. 132, note 2.

² Ibid., l. c. La métairie du prince à Zagość sur la Nida dans la Pologne du Sud possédait aux environs de l'an 1166 entre autres: 5 étalons, 50 juments et 10 chevaux (voir W. Hensel, op. cit., p. 101—102).

³ *Cod. Diplom. Poloniae*, t. II, n° 23.

⁴ E. Lubicz-Niezabitowski, op. cit., p. 189.

⁵ Dans le voisinage de la métairie princière de Zagość sur la Nida, où l'on élevait, comme il résulte du document de 1166, de grandes quantités de chevaux, il y a un village nommé Kobylniki „hommes dont le devoir était de s'occuper de l'élevage de juments (en polonais *kobyta*)“. Voir sur ce sujet W. Hensel, op. cit., p. 102.

Dans son analyse des ossements de chevaux trouvés au cours des fouilles de Gniezno, Lubicz-Niezabitowski prétend que deux individus seulement appartenaient au type grand, d'ailleurs dépassant peu les chevaux moyens. Tous les autres étaient petits, d'une moyenne d'environ de 150 cm au garrot. D'autres restes d'ossements de chevaux correspondent aux chevaux polonais de taille moyenne, de même qu'aux anciens tarpans. Il est probable qu'une partie des chevaux de Pologne provenait de chevaux sauvages, dits chevaux agrestes, apprivoisés, assez abondants en Pologne. La chronique de Herbord¹ parle de haras de pareils petits chevaux sauvages vivant en Poméranie au XII^e siècle. Les Poméraniens possédaient un grand nombre de chevaux. D'après un autre chapitre de l'ouvrage de Herbord², les guerriers ordinaires en Poméranie possédaient chacun son cheval, tandis que les plus riches en avaient davantage, jusqu'à 30. Gallus l'Anonyme mentionne lui-aussi, les chevaux de Poméraniens³.

Il résulte de la Relation d'Ibrāhīm Ibn Ya'qūb que l'élevage de chevaux existait aussi en Bohême (ar. *Bōyema*). Voici les mentions respectives de cette relation transmise par al-Bekrī:⁴

„On vend chez eux (c'est à dire en Bohême) de l'orge... pour un *kinšār*⁵ (en quantité) de fourrage pour quarante nuits pour un cheval de selle“.

„Dans la ville de Barāga (Prague) on fabrique des selles, des brides, des boucliers... employés dans leur pays“.

Il résulte des fragments cités que l'on élevait des chevaux en Bohême vers le milieu du X^e siècle, et cela d'une manière rationnelle, les nour-

¹ Herbord, *Vita Ottonis*, II 41. Selon St. Poniatowski (*Ethnographie de la Pologne*, passim), le cheval sauvage vivant dans les forêts a survécu en Pologne et en Prusse jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

² Herbord, *Vita Ottonis*, II 23.

³ Galli Anonymi *Cronica et gesta ducum sive principum Polonorum*, III 1. D'après le *Heimskringla* de Snorre Sturleson (chap. 10, a. a. 1136), à l'expédition du roi slave Ratibor de Poméranie contre Konungahele dans la Norvège du Sud prirent part 1300 cavaliers (plus exactement: chevaux). Nous citons ce témoignage d'après G. Labuda, *Materiały źródłowe do historii Polski epoki feudalnej. Stowiańszczyzna pierwotna* (Les matériaux de source pour l'histoire de la Pologne à l'époque féodale. La Slavie primitive), Warszawa 1954, p. 308.

⁴ *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'qūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, texte arabe, p. 3, trad. latine, p. 147.

⁵ Voir sur *kinšār* (plur. *kanāšir*, aussi *danānir kanāšir*) qui était le nom d'une monnaie employé en l'Espagne de haut Moyen Âge: J. Bosch Vilá, *El problema de los dināres qanāšires*, dans „Al-Andalus“, t. XIX, 1954, p. 143; J. Štěpko, *Ibrāhīm b. Ja'qūb a směnné prostředky v Praze* (Ibrāhīm b. Ya'qūb et les moyens d'échange à Prague), dans la revue „Casopis Národního Musea“, CXXV, 1, 1956, p. 17—23.

rissant d'orge; on y connaissait aussi l'équitation et l'on savait confectionner les selles et les brides, indispensables pour monter un cheval.

Pour confirmer l'information d'Ibrāhīm Ibn Ya'kūb sur l'élevage de chevaux en Bohême, on peut alléguer une note de la chronique russe dite de Nestor concernant presque la même époque. Il s'agit du passage inscrit à l'an 969, dont il résulte que l'on amenait des chevaux et de l'argent de Bohême à Perejaslavec sur le Danube inférieur, localité gouvernée en ce temps par les Russes, où existait un grand emporium commercial¹. Une source occidentale nous apprend qu'un prince tchèque possédait déjà en 871 un haras de 644 chevaux², et d'après la chronique de Widukind³ — Boleslas, prince de Bohême, envoya en 972 au secours de Mieszko I-er de Pologne, deux régiments de cavalerie.

L'archéologie fournit, elle aussi, des informations concernant l'élevage de chevaux et la pratique de l'équitation dans la Bohême du haut Moyen Age. Il faut rappeler entre autres à ce propos les restes d'un cheval trouvés dans le cimetière près de Libice⁴.

Enfin Ibrāhīm ibn Ya'kūb mentionne l'élevage de chevaux dans l'État du prince des Obodrites Nākūn (chez Widukind — Naccon; il régna de 954 à 966). Voici ce qu'il dit:⁵

„Le pays de Nākūn a pour voisins à l'ouest les Saksūn (Saxons) et une partie des Murmān (Normans). Ces régions sont avantageuses quant aux prix et abondent en chevaux. C'est de là qu'on les exporte dans d'autres pays“.

L'élevage de chevaux florissait en effet chez les Obodrites, à l'extrême nord-ouest de la Slavie, comme il résulte même des noms de lieu de cette région. Nombreux sont ici des noms tels que: Konin (3 localités de ce nom; aujourd'hui encore, Konow, Konau et Conow), Koniopław (Kahnplage)⁶ provenant du slave *koń* „cheval“, ou bien Kobylanka (Kuhblanderheide), Kobyli Dół (dans les documents Kobelendal), Kobylki (Kobeleiken), Kobylanki (auf den Kobelenken)⁷, ces derniers provenant du mot slave *kobyła* „jument“. Le fait connu que Svarožyc (dans les sources de l'époque—Zuarasici), suprême divinité des Obodrites, dont le culte s'attache à Radogošč (dans les sources—Riedegost), la capitale de la tribu des Redares, possédait un saint

¹ *Pověst' vremennyx let*, t. I, p. 48 et trad., p. 246.

² *Meginh. Fuld.*, 74—75; L. Niederle, op. cit., p. 132.

³ Widukindi, *Rerum gestarum Saxoniarum libri tres*, III 69.

⁴ L. Niederle, op. cit., p. 133.

⁵ *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'kūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, texte arabe, p. 1—2 et trad. latine, p. 145.

⁶ St. Kozirowski, *Atlas nazw geograficznych Słowiańszczyzny zachodniej* (Atlas des noms géographiques de la Slavie de l'Ouest), fasc. II, Poznań 1937, p. 15 et 35.

⁷ Ibid., p. 14 et 35.

coursier qui servait aux prêtres dans leurs divinations, n'est pas sans rapport, à notre avis, avec l'élevage de chevaux dans cette tribu¹. Niederle suppose qu'il s'agissait dans ce cas de mettre en relief le caractère guerrier de Svarožyc, suprême divinité des Obodrites², ce qui implique aussi l'existence de régiments de cavalerie chez ce peuple.

La mention concernant l'exportation de chevaux des Obodrites dans d'autres régions est également précieuse. Il s'agit peut-être ici de l'exportation au Danemark voisin, le „Murmān“ (les Normands) de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'kūb.

Quant aux Slaves méridionaux, les écrivains arabes médiévaux nous ont transmis l'information concernant l'élevage de chevaux de selle chez les Bulgares du Danube (en ar. *Burğān*). L'unique mention se rapportant à cet élevage se trouve dans l'ouvrage anonyme déjà connu de nous, le *Muḥtaṣar al-ağā'ib wa'l-ğarā'ib*, qui est un remaniement de l'un des ouvrages perdus d'al-Mas'ūdī. Voici le passage qui nous intéresse:³

„Leurs chevaux employés par eux (c'est à dire les Bulgares) à la guerre pâturent librement dans les prés, et personne ne les monte, sauf en temps de guerre. S'ils découvrent un homme qui monterait un cheval de guerre pendant la paix, ils le tuent“.

Ce passage, d'ailleurs fort altéré, a été aussi transmis par al-Bekrī dans un chapitre de son *Kitāb al-masālik wa'l-mamālik* n'ayant rien de commun avec la version de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'kūb⁴.

Comme je viens de le dire, la description des Bulgares du Danube transmise par *Muḥtaṣar al-ağā'ib wa'l-ğarā'ib* provient du milieu du IX^e siècle, et par conséquent d'un temps où ce peuple était encore païen et où le procès de la slavisation des Bulgares turcs n'était point encore achevé. Je tiens à le mettre en relief d'autant plus que les usages cités plus haut en rapport avec l'élevage de chevaux de guerre semblent étrangers aux Slaves. Ce problème mérite d'ailleurs d'être étudié de plus près. Du texte cité il semble résulter en tout cas que les chevaux des Bulgares du Danube vivaient en haras à demi sauvages, d'où l'on

¹ Thietmari Merseburgensis episcopi *Chronicon* VI 23, 17; voir aussi L. Niederle, part II, fasc. 1, 2-e éd., Prague, 1924, p. 133.

² L. Niederle, op. cit., p. 136. Ajoutons encore que le sanctuaire païen slave de l'île de Rügen avait pour sa défense 300 guerriers montés sur des chevaux (voir Saxonis, *Gesta Danorum* XIV 39).

³ J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, p. 205; voir aussi Garkavi, op. cit., p. 126, § 4.

⁴ A. Kunik et V. Rozen, *Izvestia al-Bekri i drugix avtorov o Rusi i Slavianax* (Renseignements d'al-Bekrī et d'autres auteurs sur les Russes et Slaves), St.-Petersbourg, 1878, p. 45—46.

sélectionnait à mesure les chevaux particuliers qu'on habituaient ensuite à porter la selle. On les capturait probablement au lasso, comme cela se pratiquait en Poméranie, au XVI^e siècle encore, pour les chevaux agrestes¹.

De nos jours, l'élevage de chevaux de selle n'a plus d'importance en Bulgarie. On élève à présent des chevaux en Bulgarie centrale et orientale principalement pour l'attelage et le battage du blé; auparavant l'élevage de chevaux y était moins développé que celui de boeufs. Dans les montagnes bulgares, où l'on élève des chevaux depuis longtemps, ils servent avant tout comme bêtes de somme².

Passons, à présent, aux moutons. Les anciens Slaves en élevaient relativement beaucoup plus que de porcs ou de vaches³. Il paraît d'autant plus étrange que les sources arabes médiévales se taisent généralement à ce sujet. Une seule mention arabe m'est connue, notamment celle qui concerne l'élevage de brebis chez les Burġān (Bulgares du Danube), et qui se trouve dans le passage cité plus haut de *Muḥtaṣar al-ʿaġāʾib wa 'l-ġarāʾib*⁴. Cette information parle entre autres du fait que les Bulgares se servaient de brebis comme d'un moyen de paiement. Il faut rappeler que les Croates de la Dalmatie avaient une coutume pareille et qu'ils se servaient, selon un document médiéval, de peaux de brebis à titre de moyen de paiement⁵.

Une source du X^e siècle qui constate l'existence des stalles pour les brebis dans les maisons bulgares, indique entre autres que l'élevage de brebis était en effet en usage chez les anciens Bulgares⁶.

L'élevage de moutons prospère aussi de nos jours en Bulgarie, ainsi p. ex. on élève des brebis dans les montagnes de Rhodope où cet élevage constitue une branche importante de l'économie nationale. Il faut ajouter encore qu'un mouton ou un agneau sert de sacrifice ordinaire chez les Slaves du Midi; on l'offre pendant des fêtes ou des cérémonies rituelles, et ses ossements servent à la divination⁷. Ce fait

¹ L. Niederle, op. cit., part III, fasc. 1, p. 133, note 3.

² K. Moszyński, *La culture du peuple slave*, t. I, p. 130.

³ Ainsi p. ex., d'après un document de 1238, l'évêché de Włocławek en Pologne du Nord possédait, dans la province de Couïavie et dans celle de Masovie, 3174 brebis, ce qui constituait à peu près une moitié de tous les animaux domestiques appartenant à cette évêché dans les susdites provinces (L. Niederle, op. cit., p. 141 et 142, note 2). Voir aussi sur l'importance de l'élevage des brebis chez les anciens Slaves, surtout en Pologne: W. Hensel, op. cit., p. 108—109.

⁴ Voir plus haut, p. 288.

⁵ L. Niederle, op. cit., part III, fasc. 2, p. 464 et note 2.

⁶ Ibid., part. III, fasc. 1, p. 142, note 4.

⁷ K. Moszyński, op. cit., t. I, p. 124.

semble aussi témoigner de l'ancienneté de l'élevage de brebis chez les Bulgares du Danube¹.

En étudiant les mentions arabes concernant l'élevage d'animaux domestiques, on ne saurait passer sous silence le chien, dont la fonction consistait à garder le troupeau, comme d'ailleurs c'était le cas chez les Indoeuropéens dès l'époque la plus ancienne². Nous n'avons à ce sujet qu'une seule mention arabe, à savoir celle de la relation d'Ibn Faḍlān, où il est question de l'immolation rituelle d'un chien aux funérailles du Russe aux bords de la Volga. Voici cette information³:

„Puis⁴ ils amenèrent un chien, qu'ils coupèrent en deux moitiés et jetèrent à côté de lui“.

Reste à savoir, s'il s'agissait uniquement de munir le mort d'un chien de chasse, ou bien de lui fournir un guide et un défenseur dans son itinéraire posthume vers le paradis, où le guettaient différents esprits malfaisants⁵.

Il résulte par ailleurs de nombreux restes d'ossements que le chien était en effet élevé en Russie. Niederle note les os de chiens dans les trouvailles archéologiques aux environs de Smolensk, Tchernigov, Ladoga, Lovat' et en Volhynie⁶. Les fouilles récentes du Vieux

¹ Le voyageur arabe Ibn Faḍlān, qui a vu les Russes sur la Volga, mentionne des offrandes de la viande de moutons chez les païens commerçants russes. Voici ce qu'il dit sur ce sujet: „Alors il (c'est à dire le commerçant) va prendre un certain nombre de moutons ou de vaches, les tue, distribue en cadeaux une partie de la viande, emporte le reste et le dépose devant cette grande idole et devant les petites qui sont autour d'elles, et il suspend les têtes des moutons ou des vaches à ces pieux de bois fichés en terre. Quand arrive la nuit les chiens viennent et mangent tout cela. Et celui qui a fait cette (offrande) dit: „Mon Seigneur est satisfait de moi et a mangé le présent que je lui ai apporté“. Voir A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices, p. 210 b et texte arabe, p. 142, § 99; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 38 et trad., p. 87, § 85; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 121.

² L. Niederle, op. cit., p. 144.

³ A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices, p. 211 b et traduction russe, p. 144, § 107; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 40, § 89, trad. p. 92, § 89; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 127.

⁴ C'est à dire après avoir déposé le mort sur le bateau tenant lieu de bûcher.

⁵ Nous écrivons d'une façon plus détaillée sur ce sujet dans notre étude *Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description des voyageurs et écrivains arabes*, p. 144—145.

⁶ L. Niederle, op. cit., p. 144, note 7.

Riazañ' révélèrent les ossements de 11 chiens¹. On trouva également les restes d'un chien au cours des études effectuées sur la faune ancienne à Boršev la Grande près de Voronež, bourgade provenant du haut Moyen Age².

Au terme de la présente étude il faut citer encore les mentions de sources arabes concernant l'élevage de la volaille chez les anciens Slaves. Ces mentions se rapportent avant tout à l'élevage de poules. Les plus anciennes se trouvent dans la relation d'Ibn Faḍlān, et sont en rapport avec les funérailles du Russe, que nous connaissons. En voici la première:³

„Ensuite ils apportèrent un coq et une poule, les tuèrent et les jetèrent. (dans le bateau)“.

Le fait de tuer un coq et une poule et de jeter leur dépouille dans le bateau tenant lieu du bûcher a peut-être quelque signification magique⁴. Le sacrifice d'une poule rentrait également dans la cérémonie du mariage posthume du Russe mort avec une esclave qui accompagnait de bon gré son maître dans l'au-delà. Voici le passage respectif de la relation d'Ibn Faḍlān:⁵

„Puis ils lui (c'est à dire: à l'esclave) apportèrent une poule, elle lui trancha la tête, qu'elle lança. Alors ils prirent la poule et la jetèrent dans le bateau“⁶.

¹ V. I. Calkin, op. cit., p. 133. Ce chiffre est assez élevé vu que le nombre total de tous les animaux domestiques reconnus dans les fouilles du Vieux Riazañ ne surpassait pas 163 individus.

² V. I. Gromova, op. cit., p. 122. Voir aussi sur le rôle que jouait le chien chez les anciens Slaves: W. Hensel, op. cit., p. 98, 112, 127 et 128.

³ A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices, p. 211 b et trad., p. 144, § 107; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 40, § 89 et trad., p. 92, § 89; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 128.

⁴ Voir sur ce détail du rite funéraire slave: T. Lewicki, *Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description des voyageurs et écrivains arabes*, p. 146.

⁵ A. P. Kovalevskiy, *Le livre d'Aḥmed ibn Faḍlān*, Appendices, p. 211 b et trad., p. 144, § 110; A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht*, texte arabe, p. 41, § 90 et trad., p. 93, § 90; M. Canard, *La relation du voyage d'Ibn Faḍlān*, p. 130.

⁶ Dans la description de mariage posthume du notable russe avec la fille-esclave il est question aussi d'un autre rite où l'on accomplit une offrande de coq. Voici le passage en question (A. P. Kovalevskiy, op. cit., Appendices, p. 211 b, texte p. 144, § 109; A. Zeki Validi Togan, op. cit., trad., p. 92, note 8; M. Canard, op. cit., p. 129):

L'élevage de poules en Russie médiévale, dont il est question dans la relation d'Ibn Faḍlān, se trouve confirmée par un passage de l'oeuvre de Constantin Porphyrogénète, où l'on parle des poules offertes en sacrifice à l'embouchure du Dniéper, dans l'île Saint-Georges, par les Russes qui avaient franchi le secteur le plus difficile de leur voie vers la côte byzantine¹. La *Russkaja Pravda* mentionne aussi les poules parmi les animaux élevés en Russie de Kiev². A mon regret, je ne dispose pas de matériaux archéologiques qui pourraient donner une idée de l'intensité de l'élevage de poules en Russie et du rapport du pourcentage de cet élevage à d'autres espèces de volaille. Il est probable cependant qu'il en fût de même que dans la Pologne du haut Moyen Age, où les fouilles de Gniezno (VIII^e—XII^e siècles) révélèrent les ossements de 95 poules, ce qui constitue, vis-à-vis de 23 oies et de 10 canards—les 3/4 de la volaille trouvée au cours des fouilles³. Je suppose que ce rapport de pourcentage s'est conservé jusqu'à aujourd'hui à peu de différence près.

La relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb renferme d'autres mentions arabes sur l'élevage de poules chez les Slaves. La première concerne l'élevage de poules en Bohême. La voici⁴.

„On vend chez eux 10 poules pour (un) ḳinšār“⁵.

Cette information est assez intéressante, puisqu'elle témoigne de prix bas et, conséquemment, de la popularité des poules en Bohême. Ce qui manque malheureusement, ce sont les données archéologiques qui pourraient confirmer cette hypothèse et fixer en même temps le rapport de pourcentage entre des poules et les autres espèces de volaille en Bohême dans le haut Moyen Age. Nous n'avons que les documents de 1125 et 1140 pour confirmer aussi le fait de l'élevage de poules dans ce pays⁶.

On trouve beaucoup plus d'intérêt, à une autre information d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb. Elle concerne les Slaves en général et semble contredire aussi bien ce que le même voyageur rapporte sur l'élevage de poules chez les Tchèques que ce que nous en savons, grâce à d'autres sources écrites et matériaux archéologiques sur l'élevage

„Quand ils en ont terminé avec cela, ... ayant tranché la tête à un coq, ils le jettent à droite et à gauche du bateau“. On lit ce détail dans la version de la relation d'Aḥmad ibn Faḍlān provenant d'Amīn Rāzī (XVI^e siècle).

¹ *De adm. imp.*, ch. 9 (éd. de Moravcsik et Jenkins, p. 60 et 61).

² L. Niederle, op. cit., p. 161.

³ E. Lubicz-Niezabitowski, op. cit., p. 189.

⁴ *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'qūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, texte arabe, p. 3 et trad. latine, p. 146.

⁵ Sur ḳinšār voir plus haut, p. 303, note 5.

⁶ L. Niederle, op. cit., p. 160.

de poules chez les Slaves du haut Moyen Âge. Voici le passage qui nous intéresse:¹

„Ils (c'est à dire les Slaves) évitent de consommer des poulets, parce que, selon leur croyance, ceux-ci sont nuisibles à la santé et stimulent chez eux l'éruption „rouge“ (la rougeole?); par contre ils mangent de la vache et de l'oie, ce qui leur fait du bien“.

Il résulte de ce passage qu'une mauvaise disposition et un préjugé ont existé vers 965/966 aux pays slaves par rapport à la viande de poule (ou de poulet seulement?); il est loisible d'admettre cette date, puisque le texte cité semble provenir d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb lui-même. Les Slaves motivaient leur préjugé par des raisons sanitaires; je crois que la véritable cause de cette malveillance apparente était de nature différente. L'information recueillie par Ibrāhīm ibn Ya'qūb probablement à Prague (de même que celle sur les prix de poules en Bohême), ne reflète probablement pas l'aversion réelle des masses slaves à l'égard des poules, mais peut-être seulement la prévention du clergé tchèque envers la consommation de cette espèce de volaille, vu le rôle important que des poules et des coqs jouaient dans les croyances des Slaves païens. Il nous faut rappeler en effet que la poule était très souvent offerte en sacrifice soit aux divinités, soit aux morts;² sa viande était ensuite consommée le plus souvent. Il se peut que le clergé chrétien tchèque, désireux de rebuter le peuple de la consommation de la viande de poule à l'occasion des fêtes rituelles païennes, motivait ses défenses par l'apparente nocivité de cette nourriture „diabolique“ pour l'organisme humain. Ces tentatives échouèrent pourtant, et la poule continue à être le mets favori des Slaves. Le clergé eut plus de succès, par contre, à propager l'aversion envers la viande du cheval, autre animal offert en sacrifice par les Slaves, consommé à l'occasion des fêtes païennes; cette viande est considérée chez les Slaves comme inférieure jusqu'à présent. Ce problème, lui aussi, mériterait d'être étudié de près³.

Il résulte du passage cité de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb que les Slaves préféraient aux poules la consommation des oies. Si je ne me trompe, c'est là l'unique mention arabe concernant l'élevage de ce volatile chez les anciens Slaves. Elle se trouve d'ailleurs con-

¹ *Relation Ibrāhīm ibn Ya'qūb de itinere slavico*, éd. T. Kowalski, texte arabe, p. 8 et trad. latine, p. 149.

² T. Lewicki, *Les rites funéraires des Slaves païens d'après la description de voyageurs et écrivains arabes*, p. 139 et 146.

³ D'après l'opinion de W. Hensel (op. cit., p. 113), les anciens Slaves élevaient les poules surtout à cause des oeufs. Les fouilles archéologiques attestent l'élevage des poules en Pologne dès l'époque romaine (I—IV siècles de n. è.).

firmée par d'autres sources écrites et par les résultats des fouilles archéologiques. Parmi les sources écrites, il faut citer ici entre autres le document d'Otton I (de 949), qui constate l'élevage des oies chez les Slaves du Brandebourg, et quelques mentions russes provenant du XII^e siècle¹. Il résulte des fouilles de Gniezno que l'on élevait moins d'oies que de poules (elles ne servaient probablement que de nourriture, tandis que les poules fournissaient des oeufs outre la viande); au fait, sur 128 individus de volaille trouvés, il n'y avait que 23 oies, ce qui constitue 1/5 du chiffre total².

Je tiens à mentionner encore l'élevage de canards. La seule mention à ce sujet nous a été transmise par al-Bīrūnī, mathématicien, géographe et naturaliste remarquable, vivant dans la deuxième moitié du X^e et la première moitié du XI^e siècle³. Habitant du Khorezm, membre d'un peuple qui entretenait avec l'Europe de l'Est des relations étroites et séculaires, il a dû être très bien renseigné sur les mœurs des Slaves. Or, cet auteur s'occupe dans son ouvrage *Kitāb al-ġamāhīr*, où il expose les principes de minéralogie, d'un procédé appliqué par les Slaves à la production de l'acier. A ce propos, il mentionne l'usage de bourrer les canards de boulettes de pâte⁴, procédé pratiqué jusqu'à présent et servant à faire engraisser les oies.

Si l'information d'al-Bīrūnī se rapporte vraiment aux canards et non aux oies, elles est le témoignage le plus ancien sur l'élevage de canards chez les Slaves, outre une mention de *Russkaja Pravda*⁵. Nous pouvons admettre, par conséquent, avec grande dose de vraisemblance, que les ossements de 10 canards trouvés au cours de fouilles à Gniezno appartenaient aux oiseaux apprivoisés, et non — comme on suppose⁶ — aux canards sauvages. Le rapport du nombre de ces oiseaux à celui d'autres espèces de volaille révélées dans les ossements extraits à Gniezno (10 canards sur 128 pièces de volaille) prouve évidemment que l'élevage de canards n'avait pas grande importance pour les anciens Slaves, comme c'est d'ailleurs aujourd'hui encore le cas.

Pour finir, citons encore une mention arabe, dont il semble résulter

¹ L. Niederle, op. cit., p. 161 et note 5.

² E. Lubicz-Niezabitowski, op. cit., p. 189 et 248. Voir encore sur l'élevage des oies chez les anciens Slaves: W. Hensel, op. cit., p. 114.

³ Sur al-Bīrūnī voir surtout les intéressantes pages de I. Kračkovskij, op. cit., p. 244—262 et passim.

⁴ Al-Bīrūnī, *Kitāb al-ġamāhīr*, éd. F. Krenkov, Haïderabad, 1345 (1926/27), p. 250.

⁵ L. Niederle, op. cit., p. 161 et note 6.

⁶ C'est surtout E. Lubicz-Niezabitowski (op. cit., p. 189 et 250) qui a émis ce doute.

que les Slaves élevaient également des pigeons. Je songe au passage du *Kitāb al-hayawān*, ouvrage d'al-Ġāhiz, auteur mentionné ci-dessus, vivant au IX^e siècle. Ce passage se trouve dans le chapitre sur les châtres. Le voici:¹

„De même un castrat [slave] châtré dans sa jeunesse, connaît bien l'art de capturer [les oiseaux] à la glu, et sait parfaitement piper les pigeons sauvages“.

D'accord avec les informations d'al-Ġāhiz, une mention de la Chronique russe dite de Nestor, inscrite à l'an 946, parle en faveur de l'existence d'un élevage de pigeons chez les anciens Slaves. Il en résulte que la tribu slave des Drevlane (Drévlaniens) élevait un nombre de pigeons si grand qu'ils purent en offrir trois pièces de chaque maison à la princesse russe Olga, lors du siège de leur capitale. La même mention fait entendre aussi que les Drévlaniens gardaient leurs pigeons dans des pigeonnières construits près de leurs maisons².

Sur cela s'épuisent les informations présentées par les écrivains arabes du Moyen Âge sur l'élevage d'animaux domestiques chez les anciens Slaves, et que j'ai réussi à recueillir dans les sources qui m'étaient accessibles. Reste encore à l'étudier la question de l'apiculture et de la production du miel. Ce sujet demande une étude à part.

Il résulte des considérations exposées ci-dessus que l'apport de sources arabes à nos connaissances sur l'élevage d'animaux domestiques chez les Slaves à l'époque du haut Moyen Âge est riche en détails nouveaux et précieux. La première qualité de ces informations, c'est qu'elles proviennent d'un temps fort reculé. Au fait, les plus précieuses datent du IX^e et du X^e siècles, et ne sont devancées, s'il s'agit de l'époque de leur origine, que par les sources byzantines. Elles sont, d'autre part, complètement vraisemblables, comme on le voit à les confronter avec les sources écrites d'autres groupes d'écrivains (byzantins, russes, occidentaux), et avec les résultats de fouilles archéologiques. Les contradictions apparentes, qui se laissent observer parfois (p. ex. par rapport à l'élevage de chevaux), proviennent peut-être du fait que les sources arabes, comme c'est d'ailleurs aussi pour les sources européennes, mêlent parfois et généralisent des données qui ne concernent que l'état de l'élevage des territoires slaves particuliers. Cette question exigerait, par conséquent, des études ultérieures spéciales, aussi bien dans le domaine de sources écrites européennes et arabes que dans celui de sources archéologiques. Ajoutons qu'une classification topographique et chronologique, précise au possible, des données

¹ Al-Ġāhiz, *Kitāb al-Hayawān*, le Caire, 1323—1324 (1905/6—1906/7), t. I, p. 54. Voir aussi T. Lewicki, *Les sources arabes à l'histoire du monde slave*, t. I, p. 166 (texte arabe), et trad. p. 167.

² *Povesť vremennyx let*, t. I, p. 42—43; trad., p. 239—240.

fournies par ces sources serait ici à désirer. C'est seulement alors qu'on pourrait se faire une idée sur le rôle joué par l'élevage d'animaux domestiques chez les groupes particuliers de Slaves à l'époque du haut Moyen Âge, et qu'on pourrait distinguer les territoires où cet élevage avait une importance considérable d'avec les territoires arriérés au point de vue de l'élevage.

T. Lewicki